

UNIVERSITE D'ALGER
Institut des Sciences Sociales

Hélène VANDELDE

INTRODUCTION
A LA
SOCIOLOGIE



OFFICE DES PUBLICATIONS UNIVERSITAIRES
29 Rue Abou Nouas, Hydra, Alger

هـامر :

هذه النسخة مخصصة فقط للأشخاص الذين لا
يستطيعون الحصول على النسخة الأصلية
من الكتاب



dz-sociologie.blogspot.com



<http://www.facebook.com/dz.sociologie>

PREMIERE PARTIE

O B J E T D E L A S O C I O L O G I E

Les sciences humaines se définissent par leur objet et par leur méthode, ce dont traitent les première et deuxième parties du cours; la troisième partie sera un approfondissement de quelques concepts fondamentaux.

Pour saisir son objet il convient de replacer la Sociologie parmi les autres sciences sociales (chap. I), de définir ce qu'on entend par faits sociaux (chap. II), également d'étudier le développement de cette science sociale à travers l'Histoire (chap. III).

CHAPITRE I

LA SOCIOLOGIE PARMI LES SCIENCES SOCIALES

I. IMPORTANCE DES SCIENCES SOCIALES

"Est considérée comme science sociale toute discipline qui fait de l'homme placé en situation sociale le centre de son étude: sociologie, droit, anthropologie sociale, science politique, démographie, philosophie, psychologie, économie, planification, histoire, géographie sociale, etc.."

Au sens restreint, science sociale désigne la sociologie ou l'ethnologie ou la psychologie sociale qui sont très proches. Celles-ci atteignent de plus en plus le grand public: tests avant de prendre un emploi, sondages d'opinion avant des élections, enquêtes sur la consommation des ménages.. Dans les sociétés industrielles, toutes ces études sont extrêmement développées. En effet, il n'est pas de planification, pas d'urbanisme rationnel ou de grande réforme administrative qui ne doivent nécessairement s'appuyer sur une analyse sérieuse de la société, donc sur des études sociologiques. A plus forte raison sont-elles utiles dans les pays en voie de développement; c'est pourquoi un sociologue a pu dire "Il n'y a pas de peuples sous-développés, il n'y a que des peuples sous-analysés", mettant ainsi l'accent sur la nécessité absolue d'une analyse de la société sous tous ses aspects pour agir efficacement en vue du développement.

En Algérie, les études sociologiques sont encore très peu nombreuses et pourtant "les sciences sociales constituent les moteurs de l'évolution de la société.. elles en font ressortir les éléments-clefs sur lesquels l'action humaine peut agir".. insistait .. le ministre de l'Enseignement supérieur (1971) puis prenant l'exemple des études de Droit il expliquait: "la société évolue, et le juriste doit être formé dans une perspective dynamique, car il a vocation à créer un droit nouveau plus adapté à la nouvelle situation de la société, ou à modifier le droit ancien, plutôt qu'à être gardien de textes figés". Pour remplir ce rôle, le juriste doit connaître l'état de la société.

On peut conclure: l'analyse de la réalité sociale est préalable à tout effort de transformation de la société.

Remarquons que la sociologie se développe considérablement à notre époque car l'on a compris que ce qui est vraiment décisif et actif dans la marche de l'histoire, ce sont les forces sociales, les mouvements collectifs, plus que tel ou tel individu..

II. DEFINITION ET DIVERSES CONCEPTIONS DE LA SOCIOLOGIE

".. sur un point et peut-être sur un seul, tous les sociologues sont d'accord: la difficulté de définir la sociologie" (A. ARON). Le terme sociologie a été forgé par A. COMTE en 1839 pour remplacer celui de physique sociale utilisé au même moment par un autre auteur.

La sociologie peut être brièvement définie comme "l'étude scientifique des faits sociaux (ou phénomènes sociaux)", certains ajoutent "dans leur mouvement d'ensemble". Il s'agit en effet de phénomènes généraux et qui se répètent au cours de l'histoire et qu'on peut étudier sans tenir compte des détails variables qui les situent dans le temps (et qu'étudie au contraire la science historique) - ainsi au lieu d'étudier l'assassinat de tel homme politique, la sociologie étudiera la situation révolutionnaire dans les pays issus de la décolonisation, au lieu d'Hiroshima les guerres, au lieu de tel méfait d'adolescent, la délinquance juvénile..-

On peut envisager l'étude des phénomènes sociaux de différentes façons; ainsi la sociologie a d'abord été conçue comme science générale des sociétés; à l'opposé, d'autres l'ont conçue comme une simple description de la réalité sociale. Finalement les diverses

conceptions de la sociologie peuvent se ramener à 4 grands types de recherches: 1) rech. des lois d'évolution des sociétés (IBN KHALDOUN, COMTE, MARX) 2) histoire comparative et rech. des régularités historiques (WEBER) 3) analyse descriptive de la société (LE PLAY, puis les anglo-saxons) 4) rech. des "relations fonctionnelles" entre les faits sociaux (DURKHEIM).

Quelle que soit l'orientation des recherches, le sociologue cherche à avoir une connaissance explicative de la société.

Ces divers types de recherche se retrouvent à un degré ou à un autre dans la sociologie qui demeure pour cette raison assez hétérogène (grand tableau d'évolution ou enquête minutieuse..). La raison en est que le champ de la sociologie demeure très large alors que d'autres sciences soc. se sont donné un objet d'étude restreint, c'est le cas de la démographie par ex. ou même de l'économie.

Voici en quoi l'ethnologie et la psychologie sociale, très proches de la sociologie, s'en distinguent cependant:

- L'ethnologie s'intéresse surtout aux sociétés disparues ou à des sociétés actuelles mais que leur absence de civilisation écrite oblige à étudier de façon analogue à des sociétés primitives anciennes alors que la socio. s'intéresse à l'étude des sociétés de type actuel.
- La psychologie sociale, étudie l'influence des relations humaines sur les individus et la sociologie les résultats collectifs de ces mêmes relations. (Ex: l'insuffisance des transports collectifs a pour résultats chez les individus l'augmentation de leur insatisfaction, de leur agressivité, ce qu'étudie la psy. soc.; au plan collectif, elle a pour résultat le retard au travail de beaucoup d'où baisse de la productivité etc.., ce qu'étudiera le sociologue)

Enfin, sociographie et ethnographie désignent la description de la société, alors que sociologie et ethnologie désignent plutôt l'effort d'explication recherchée (se fait par comparaison le plus souvent)

III. CHAMPS D'APPLICATION DE LA SOCIOLOGIE

La sociologie ou étude scientifique des faits sociaux s'applique à toute la réalité sociale, or celle-ci est complexe et très diverse. Il faut donc se spécialiser pour pouvoir étudier en profondeur chacun des aspects de la vie sociale, d'où la socio. rurale, la socio. politique, la socio. du langage, de l'art, socio. criminelle etc

Cependant, toutes ces études particulières utilisent les mêmes concepts théoriques et la même méthodologie; également toutes cherchent des explications qui visent la totalité du système social considéré; c'est pourquoi il s'agit d'une seule discipline, la sociologie, dont les champs d'application sont variés et nombreux.

Afin de mieux cerner l'objet de la sociologie, étude des faits sociaux, il faut préciser ce qu'on entend par "faits sociaux" (chap.II) puis étudier le développement de la sociologie dans l'histoire (chap.III).

CHAPITRE II LES FAITS SOCIAUX

MAUSS et FAUCONNET définissent les faits sociaux comme "les habitudes collectives et leurs transformations". Ils se réfèrent ainsi à l'interaction des uns sur les autres, l'interaction des hommes à travers l'espace et à travers le temps. Celle-ci s'exprime de trois manières: dans les simples relations entre personnes, à travers les groupes sociaux, dans le comportement des individus ou des groupes. Ce sont les trois éléments premiers de la vie sociale. (Remarquons que ce "social" s'ajoute à mon "moi" individuel, c'est l'action des autres sur moi et de moi sur les autres, cette interaction s'impose à moi).

I. LES RELATIONS INTERPERSONNELLES

Le phénomène social de base est la relation entre deux personnes ou relation interpersonnelle. Elles sont très diverses et, la plupart du temps entraînent des conséquences qui peuvent s'observer: une conversation, une dispute, une vente, un mariage.. elles sont alors déterminées par un cadre, des règles; ainsi le Droit fixe des règles aux relations entre vendeur et acheteur, époux et épouse, patron et ouvrier.. il institutionnalise ces relations. Les relations interindividuelles ne deviennent sociales que lorsqu'elles se déterminent grâce à certains cadres que la structure sociale leur impose qu'ils soient familiaux, religieux, économiques, juridiques etc.. (Des phénomènes tels la sympathie, la jalousie sont des rapports interpsychologiques, ce ne sont pas des faits sociaux).

Parfois ces relations sont permanentes (membres d'une même famille, entreprise..) ou peuvent avoir différents degrés. Certaines

ont un caractère de nécessité (relation père/fils que l'on appelle paternité ou filiation), d'autres sont passagères (le voisin dans le bus). Sans doute peut-on refuser une relation avec telle ou telle personne, mais on ne peut jamais se passer totalement des autres hommes. D'où l'erreur de ceux qui ne veulent considérer l'individu que pris en lui-même, en totale indépendance du reste des hommes. L'individu est pris dans un système interactionnel aussi bien au plan biologique qu'économique ou culturel.

II. LES STRUCTURES SOCIALES

Lorsque ces relations ou rapports sociaux présentent un caractère de permanence et sont agencés d'une certaine façon, selon une certaine structure, des groupes se trouvent constitués; les relations sont cristallisées en groupes, en structures sociales. Les interactions n'ont pas lieu au hasard, mais selon certaines normes de conduite; en s'entrelaçant selon ces normes, elles produisent des structures sociales.

La structure sociale est "l'arrangement entre elles des parties d'une collectivité comme la structure d'un corps". Ainsi dans le groupe que constitue la famille, on constate que chaque membre est pris dans un véritable réseau de relations (père-mère, père-fils.. C'est ce tissu de relations, beaucoup plus que le logement ou le patrimoine qui constitue véritablement la famille. Ce système de relations (qui est déjà une structure) prend place dans un ensemble plus grand les structures sociales. C'est la même chose pour un parti politique, un syndicat, une entreprise commerciale ou industrielle, etc..

On peut donc conclure que les groupes sociaux sont essentiellement des systèmes de relations entre les personnes. L'agencement de ces groupes entre eux constitue les structures sociales.

La sociologie étudiera l'arrangement des relations sociales entre elles, leur interdépendance, ainsi elle observera des différences entre les systèmes de relations ou au contraire leur identité. Par ex. la structure de la famille en société traditionnelle apparaîtra différente de celle en société industrielle, la structure des différents partis politiques sera variable selon les pays, les idéologies.. ~~De même en parlera~~^{de} la structure économique d'un pays, ses structures politiques, etc.

Les groupes sociaux s'emboîtent les uns dans les autres: plusieurs famille forment un village, plusieurs villages sont regroupés

dans une commune, daïra.. wilaya.. Nation. L'individu n'agit comme membre de la collectivité la plus étendue que par l'intermédiaire des plus petites d'où l'importance en sociologie politique d'étudier ces groupes intermédiaires (partis politiques, syndicats..) car c'est à travers eux que le citoyen s'exprimera.

Ces collectivités peuvent aussi se juxtaposer puisque une même personne sera membre d'une famille, d'une entreprise, éventuellement d'une association sportive ou culturelle, etc..

La "société globale" ou encore "formation sociale" signifie l'ensemble de ces groupes ou collectivités; actuellement elle correspond à la Nation.

III. LES COMPORTEMENTS (MODELES DE CONDUITE)

Un autre résultat des relations entre les personnes est le comportement. "Se comporter, c'est agir (et parler) d'une certaine façon, c'est adopter ou accepter une certaine conduite".

Les règles du comportement humain font depuis toujours l'objet de prescriptions variables selon les sociétés. En effet, aucune collectivité humaine connue ne s'est passée de prescriptions à valeur universelle; ces prescriptions, plus ou moins obligatoires, sont dues aux représentations collectives c.a.d. les idées que l'on se fait collectivement; la société impose alors des modèles de conduite auxquels on se conformera. Ce sont des habitudes collectives (MAUSS)

Le comportement des individus ou des groupes est observable: en regardant la façon de se tenir d'un individu, son langage, son accent,.. il est possible de découvrir la Nation à laquelle il appartient, peut-être même son milieu social. L'individu porte la marque de son environnement social.

Le comportement résulte des relations entre les personnes ou les groupes; par ex. les employeurs ont un comportement engendré par l'existence d'une masse de travailleurs salariés; et inversement ceux-ci ont un comportement dépendant de celui des employeurs. Il y a donc une interaction entre les groupes qui rejaillit sur leur comportement.

Le comportement d'un groupe, d'une collectivité, est la résultante des vœux, des pensées, des sentiments des membres qui s'influencent réciproquement; on pourra parler du comportement d'un

parti politique, d'une classe d'élèves.. On parle donc du comportement d'un groupe dans son ensemble, bien que, naturellement, le comportement a son origine dans les individus et non dans le groupe en tant que tel.

S'il n'y a pas de société sans individus pour la constituer, inversement, il n'y a pas d'individus isolés dans la société: dès sa naissance, l'enfant se trouve pris dans une famille qui va lui imposer à travers son mode de vie, ses habitudes et ses traditions, son niveau de vie, un certain comportement. L'enfant devra s'adapter à ce fait social: les habitudes collectives qui existaient déjà avant sa naissance. On peut conclure: le fait social préexiste à l'histoire individuelle de chacun et influence son comportement.

Conclusion

Il est impossible d'énumérer tous les faits sociaux.. ce qui importe, c'est de savoir que les faits sociaux existent en dehors des faits individuels. A quoi reconnaît-on un fait social ? à son caractère de contrainte: il s'impose, il est préétabli, institué. C'est là le critère du social.

Nous avons du pour les besoins de l'analyse isoler les faits sociaux (relations interpersonnelles, systèmes de relations, comportements), mais dans la réalité concrète, ils sont pris dans un ensemble, une totalité qui est un système social; pour les expliquer il faudra donc toujours les rapporter à l'ensemble, les considérer à leur place dans le système dont ils sont des éléments. En particulier, pour expliquer les relations sociales de base il est nécessaire de se reporter aux grands ensembles sociaux (structures sociales); inversement, pour expliquer la structure et le fonctionnement des ensembles sociaux, on devra analyser les relations sociales qu'on y trouve (ex.: lien entre les relations de travail au sein d'une entreprise et la structure d'ensemble de l'économie). Le sociologue fait le "va-et-vient" entre ces deux niveaux de la société: les relations sociales, les structures d'ensemble.

Annexe : fait social et fait économique

La société globale vit sur un territoire qui est le support matériel de sa civilisation; le soubassement de celle-ci est la nature travaillée par l'homme selon certaines techniques; c'est ce qui va déterminer pour une grande part les modes d'existence de chaque peuple, il se différencie par là des autres peuples. Ainsi la "nature travaillée" qui se rencontre en toute société est à la fois conséquence de civilisation (la technique inventée par l'esprit humain) et créatrice de civilisation (modes d'existence). Cela souligne l'importance du travail humain; il est à la charnière de l'économique et du social.

Les rapports sont très étroits entre l'économique et le social: il existe plusieurs façons de satisfaire les besoins des hommes (plusieurs types d'économie); selon que l'on choisit l'une ou l'autre, on favorise telle ou telle catégorie d'hommes, telle ou telle classe sociale. On peut ainsi concevoir une économie dans laquelle les désirs des travailleurs sont privilégiés: diminution progressive des horaires, facilités de transports etc.. ou bien une économie dans laquelle la recherche du profit est privilégiée: dans ce cas il faut produire et vendre le plus possible sans considération des conséquences pour les travailleurs qui sont à l'origine de cette production. Selon la façon dont on s'efforce de satisfaire les besoins, telle ou telle catégorie sociale est privilégiée et les relations des hommes entre eux peuvent alors être très différentes. Les besoins à satisfaire en priorité ont à être choisis (armements ou hopitaux, autoroutes ou logements..); selon les choix effectués, le type de société est différent, les classes sociales ou les groupes favorisés sont différents; tout dépend donc des catégories sociales que l'on désire privilégier.

CHAP. III: NAISSANCE ET DEVELOPPEMENT
DE LA SOCIOLOGIE

Les hommes n'ont pas attendu le XX^e siècle pour se poser les grandes questions concernant la condition humaine et les problèmes de la vie en société. Ce sont les philosophes et les penseurs qui s'y sont d'abord appliqués. Ils étudiaient les faits sociaux sous l'angle philosophique et moral cherchant à définir non ce qu'est la société mais ce qu'elle devrait être en fonction de croyances métaphysiques ou religieuses sur la nature de l'homme, le but de sa vie etc.. On cherchait les normes, les règles de fonctionnement d'une bonne société selon des définitions à priori du bien et du mal, du juste et de l'injuste.. au lieu de chercher comme le sociologue moderne ce que sont en fait les événements et les hommes. Il y a donc un premier courant philosophique qui a présidé à la naissance de la science des sociétés; mais la sociologie véritable n'apparaît qu'avec un deuxième courant, le courant scientifique, qui a, peu à peu, dégagé la réflexion sociologique de la préoccupation philosophique et normative pour adopter une attitude positive en face des faits sociaux (observation et explication). Ce courant scientifique ne s'est implanté définitivement qu'au cours du XIX^e siècle. C'est pourquoi habituellement on parle jusqu'au XIX^e s. de philosophie politique, et ensuite de science sociale ou sociologie. Nous verrons cependant que certains de ces philosophes ont fait véritablement œuvre scientifique appliquant une méthode positive même si leurs préoccupations demeuraient normatives.

I. LES PRECURSEURS

1/ Dans l'Antiquité: ARISTOTE (4^e s. av.J.C)

D'une famille de médecins, il portait un grand intérêt à la biologie ; il consacra plusieurs années à des recherches biologiques qui firent de lui un "esprit organisateur et classificateur"; mais surtout il fut l'assistant de PLATON à l'Académie d'Athènes. Ces deux grands penseurs ont tout deux donné une description de l'évolution des sociétés et des liens entre société et régime politique dans des ouvrages de philosophie politique; mais ils se distinguent du point de vue de la méthode. Platon part de principes à priori, Aristote au contraire part de l'analyse des faits; Platon cherche la Cité Idéale, Aristote met l'

accent sur le possible. ; il a recueilli un grand nombre de faits sociaux, il a collectionné les constitutions antiques puis il les a classées et comparées. Il nous laisse ainsi tout d'abord une conception de l'homme en société: l'homme est par nature un "animal politique" qui ne peut s'épanouir pleinement que dans la "polis", la société organisée ou communauté politique. L'homme ne doit pas seulement "vivre" (satisfaction des besoins) mais encore "bien vivre" (avoir une vie heureuse, ce qui se confond pour les Grecs avec la vie vertueuse); ce sera le rôle de la Cité que d'y parvenir. La Cité-Etat est le résultat naturel d'un développement progressif: famille, village, Cité-Etat. Aristote nous laisse également une classification des régimes politiques après avoir observé 158 cités grecques et étrangères. La monarchie serait le meilleur (rapports de commandement analogues à ceux d'un père sur ses enfants) mais il se dégrade facilement en tyrannie (le pire des gouvernements). La démocratie ou gouvernement du plus grand nombre par le plus grand nombre présente bien des avantages (le peuple pris en corps représente une somme de compétence et de prudence supérieure à celle d'un homme seul, le peuple étant l'usager de l'Etat est mieux à même de juger des résultats, une grande quantité d'hommes est plus difficilement corruptible qu'un seul) mais réclame un degré d'éducation difficile à atteindre (car conséquence d'un Etat bien organisé). Aussi le meilleur gouvernement serait un système mixte entre la démocratie et l'oligarchie (gouvernement de quelques-uns), la politie, gouvernement de quelques-uns mais suffisamment prudents pour se soumettre à un contrôle du grand nombre. Il y faut certaines conditions géographiques et sociologiques: une classe moyenne suffisamment nombreuse, autarcie économique etc. Cette modération prônée par Aristote ne pouvait enrayer la décadence de la Cité-Etat grecque dont le cadre trop étroit ne correspondait plus aux besoins nouveaux d'universalisme.... Mais sa démarche nous apparaît très semblable à celle du sociologue moderne.

2/ XIV^e-XV^e siècles: IBN KHALDOUN
MACHIAVEL

IBN KHALDOUN (1332-1406) est non seulement observateur et interprète de son époque mais aussi acteur; il entre dans la carrière politique à 21 ans chez les Hafçides puis au service des Mérinides.. pour terminer par la fonction de Grand Cadi au Caire. Il vit à une époque tumultueuse, dynasties instables et rivales au Maghreb, décadence économique... il cherche alors l'explication des phénomènes sociaux qui se déroulent sous ses yeux, la cause du développement puis de la décadence des Etats.

C'est par l'oeuvre de cet historien-sociologue-juriste-philosophe que l'on connaît le mieux l'Histoire du Maghreb de toute cette période. L'"Histoire Universelle" d'Ibn Kh. كتاب 'انخبار' se compose de 3 livres, d'une introduction et d'une autobiographie. L'introduction forme avec le 1er livre un ouvrage complet la Muqaddima , c'est celui qui nous intéresse ici. Le second livre renferme l'Histoire des Arabes, le troisième l'Histoire des Berbères.

(se référer aux extraits de la Muqaddima par LABICA et BENCHEIKH)

Méthode:

Ibn Kh. définit son objet de recherche comme étant la réalité vécue par les hommes, "nous faire connaître l'état social de l'homme..", se refusant à toute finalité philosophique ou autre. Pour y parvenir il définit les règles à suivre pour éviter les causes d'erreur et travailler rationnellement (pp 29-32). Il cherche les rapports de causalité afin de comprendre les comportements historiques.

Théorie de l'histoire:

Tout d'abord Ibn Kh. remarque que l'homme est fait pour vivre en société; il y a deux sortes d'état social (umrân), la bédouinité à la citadinité, (bâdiya et hadâra). Puis il analyse l'évolution de l'umrân et le processus de formation des Etats: il fait référence à la fondation de l'Etat de Médine par le Prophète; celui-ci a fondé une religion, cette idéologie supra-tribale a renforcé la cohésion des diverses tribus, les a galvanisées au point de se lancer dans des conquêtes et de fonder un Etat; le processus de fondation des Etats

islamiques sera toujours le même (ex.: kharedjites, chiites, almoravides, almohades..) (pp 130-131)

Ensuite, il constate que la décadence suit inéluctablement (p.108), chaque dynastie passe par 5 phases qui durent au total un siècle environ (pp 114, 115, 116): lorsque dans chacune de ces tribus qui dominaient un empire l'umrân badawi a progressivement laissé la place à l'umrân hadari, la décadence politique et sociale n'a pas tardé parce que la solidarité (asabiya) se distend.

Ibn Kh. utilise un certain nombre de concepts explicatifs:

umrân	: civilisation, état social
bâdiya	: bédouinité, manque de la cité politique
hadâra	: citadinité
asabiya	: solidarité de groupe, cohésion sociale
mulk	: pouvoir politique, souveraineté
daawa	: propagandisme religieux, idéologie politico-religieuse

La théorie peut se résumer ainsi: à travers l'instable succession d'Etats qu'Ibn Kh. voit se dérouler dans l'Histoire, se dégage une même loi: la solidarité tribale (asabya) renforcée par une idéologie politico-religieuse (daawa) prend de la force et la tribu cherche alors à imposer son pouvoir politique (mulk); d'où la "trilogie": asabiya + daawa → mulk

Ainsi est analysé le passage de tribus anarchiques à la formation d'un Etat politique.

Conclusion:

Ibn Kh. est sociologue par la rigueur de sa démarche et le sens de ses recherches; on a dit de lui qu'il a fondé l'histoire en tant que science, qu'il est le précurseur de la sociologie historique et de la science politique; en effet, il cherchait la loi d'évolution des sociétés qu'il avait sous les yeux c.a.d. les états islamiques à travers l'histoire; "J'embrassais dans un récit compréhensif l'histoire du genre humain" écrit-il. Des rapprochements ont été faits avec MACHIAVEL, MONTESQUIEU, MARX.. et pourtant aucun d'eux n'ont eu connaissance des travaux d'Ibn Kh. qui n'ont été traduits que très récemment en Europe (à partir du 19è s. seulement); Anouar ABD-EL-MALEK indique cependant que "pour de nombreux spécialistes, il a été le père de la sociologie".

MACHIAVEL (1469-1527)

Homme de la Renaissance, "secrétaire florentin", il a écrit un petit opuscule "Le Prince" à l'intention du Prince de Médicis qui vient de prendre le pouvoir à Florence (Italie), et un "Discours sur l'histoire romaine de Tite-Live".

Il étudie avec rigueur le problème suivant: comment un prince nouveau (non héréditaire, pas légitimement au pouvoir) peut-il établir et conserver son pouvoir ?

Son apport: 1/ il est le précurseur de la science politique par sa méthode positive: il sépare radicalement politique et morale; en penseur moderne, il rend autonome la science de l'histoire humaine par rapport à la théologie qui dominait et contrôlait l'ensemble du savoir. Il se montre très réaliste, et du même coup pessimiste (cf. Ibn Kh.)

2/ il est l'"annonciateur de l'Etat moderne", un Etat où les groupes sociaux divers doivent pouvoir s'exprimer par l'intermédiaire des institutions, où leur rivalité (qui est normale, c'est la "dialectique interne d'une communauté") doit être organisée; alors que la lutte des factions dans les cités italiennes entraînent l'exil ce qui est la négation de la communauté.

L'Etat (Etat-Nation purement temporel) est pour M. la valeur suprême digne de tous les sacrifices, l'individu n'est plus qu'un instrument au service de cette valeur. Tout moyen est bon qui accroît la grandeur de l'Etat (qu'il s'agisse d'un gouvernement légitime ou d'un gouvernement qui a été usurpé par la force). Aussi le Prince doit avoir la force armée, doit savoir être cruel lorsque c'est nécessaire; il ne lui suffit pas d'être fort comme le lion, il lui faut être rusé comme le renard.. Pour l'Etat, donc pour les gouvernants, c'est l'efficacité qui est le critère de réussite; c'est le résultat qui compte, non les moyens employés. Ce point de vue est dangereux pour les citoyens.. mais bien des gouvernants du XIX^e et surtout du XX^e s. se sont rappelés ces leçons de M.

3/ le XVIII^e siècle: MONTESQUIEU
J.J. ROUSSEAU

Le XVIII^e s. européen est le siècle des Lumières : maîtrise de la nature physique par l'homme grâce à la science: NEWTON et la loi de la gravitation, BUFFON et la science naturelle, LAVOISIER et la chimie; on commence même à appliquer l'esprit scientifique aux faits sociaux avec l'idée que dans ce domaine aussi des lois peuvent exister (progrès dans l'étude des faits démographiques).

Cela a deux conséquences importantes: a) une crise de conscience qui commence à saper l'union intime du pouvoir et de la religion (absolutisme de Louis XIV appuyé sur le catholicisme de BOSSUET); "La majorité des Français pensait comme Bossuet, tout d'un coup les Français pensent comme Voltaire: c'est une révolution!" (P. Hazard)

b) une confiance illimitée dans le progrès: on croit voir se dégager une loi selon laquelle l'homme va en se perfectionnant indéfiniment. Les Encyclopédistes font le recensement de l'état des connaissances humaines, les Physiocrates étudient l'économie politique...

Quatre maîtres-mots dominant: la Raison (critique), la Nature (qui est bonne et recèle mille richesses), le Bonheur (sur la terre), le Progrès (grâce aux sciences, à la technique).

Quelques mots seulement sur J.J.ROUSSEAU qui a été beaucoup moins sociologue que Montesquieu étant surtout doctrinaire et encore philosophe dans son Contrat Social : "L'homme est né libre et partout il est dans les fers.." c.a.d. enchaîné, soumis aux lois de l'état social; aussi pour que l'homme n'ait pas à se soumettre aux règles sociales, celles-ci doivent être prises, décidées par un Pouvoir qui sera l'émanation de la volonté générale (faculté en l'homme social qui veut l'intérêt général contre son intérêt particulier, qui veut ce qui est le meilleur pour la communauté). Il n'y a pas d'autre souveraineté légitime que celle de la volonté générale.

Ch. de MONTESQUIEU (1689-1755)

Magistrat et président du Parlement de Bordeaux à 26 ans, il fait paraître dans ce climat d'émancipation intellectuelle, de révolte contre l'absolutisme, successivement Les Lettres Persanes, Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains et surtout l'Esprit des Lois où il se révèle sociologue.

En sociologie générale ou juridique: M. nous apporte l'explication sociologique des lois existant dans un pays; il découvre qu'elles ont des causes soit physiques (situation géographique, climat) soit morales (moeurs, religion, instinct de conservation et de paix, instinct de sociabilité). L'ensemble de toutes ces causes diverses constitue "l'esprit général d'une Nation" qu'il faut être attentif à ne pas changer (nous dirions aujourd'hui: il faut respecter son authenticité).

Il a ainsi découvert, derrière l'apparence chaotique des règles sociales des "principes" ("l'esprit" des lois) et peut classer les lois, moeurs, coutumes dont la diversité semblait incohérente. Il a répondu à ses questions de départ: pourquoi telle loi et non telle autre dans un pays donné? Pourquoi telle catégorie de lois sous tel régime et non sous tel autre? etc..

En sociologie politique: M. recherche avant tout comment obtenir la liberté politique qu'il définit ainsi: "tout homme est libre qui a un juste sujet de croire que la fureur d'un seul ou de plusieurs ne lui ôteront pas la vie ou la propriété de ses biens"; la liberté est non pas l'indépendance, le droit de faire ce qu'on veut, mais "le droit de faire tout ce que les lois permettent", droit garanti par certaines dispositions empêchant l'abus du pouvoir car "c'est une expérience éternelle que tout homme qui a du pouvoir est porté à en abuser, il va jusqu'à ce qu'il trouve des limites."

D'où la "distribution des trois pouvoirs: législatif, exécutif, judiciaire; ces trois pouvoirs doivent être dans des mains différentes de façon que "le pouvoir arrête le pouvoir". (Cette idée inspirera la Constitution américaine de 1787 et sera reprise dans presque toutes les constitutions des démocraties occidentales)

Le thème essentiel de la sociologie politique de M. est le suivant: la condition du respect des lois et de la sécurité des citoyens, c'est qu'aucun pouvoir ne soit illimité. Il faut donc un gouvernement modéré.

Au sein de la société, c'est la même chose, l'équilibre entre les différentes forces sociales, la paix établie par action et réaction entre les groupes sociaux sont nécessaire à un gouvernement modéré garantissant la liberté de chacun.

M. établit donc une relation entre régime politique et type sociaux: la vie sociale est autre selon le mode de gouvernement (république c.a;d. démocratie, monarchie, despotisme) et inversement).

Aristocrate "éclairé", la liberté lui importe plus que la répartition équitable des richesses et l'égalité; c'est pourquoi certains l'ont taxé de conservateur.. mais c'est oublier le contexte: réclamer des libertés sous un régime absolutiste, c'est déjà miner l'ordre établi et préparer le changement.

II. LES FONDATEURS DE LA SOCIOLOGIE .

C'est au XIX^e s. seulement que l'on peut parler d'une science de la société. Certains illustres précurseurs avaient déjà tenté une observation impartiale et une explication des faits sociaux.. elle s'appliquait principalement aux institutions politiques et débouchait le plus souvent sur un classement des types de gouvernement et la recherche du meilleur mode de gouvernement des sociétés.

Sous l'influence de deux facteurs principaux la science de la société ou sociologie va se dégager de la philosophie. Premier facteur: les progrès de l'esprit scientifique, commencés au XVIII^e s. se généralisent au siècle suivant.

Deuxième facteur: les bouleversements sociaux et politiques du XIX^e s. entraînent la condition misérable d'un grand nombre d'hommes ce qui va susciter les premiers travaux sociologiques.

A quoi est due cette condition sociale désastreuse ?

1) à la Révolution industrielle, le machinisme, qui a permis un accroissement formidable de la production mais a eu des conséquences sociales désastreuses; la concentration industrielle entraîne le développement de la population urbaine, également une différence nette entre le producteur qui ne possède rien et le détenteur du capital et des moyens de production (d'où insécurité, dépendance, déracinement pour les travailleurs)

2) aux principes de libéralisme et d'individualisme issus de la Révolution de 1789: l'interdiction de tout rassemblement, en particulier des coalitions ouvrières va jouer en faveur du chef d'entreprise laissant l'ouvrier seul et démuné face à lui.

3) les "réformateurs sociaux", premiers sociologues, ont encore peu d'influence; or, ce sont eux qui poseront les bases de la critique du capitalisme et élaboreront les premiers grands principes du socialisme.

En effet, devant cette situation, on fait des enquêtes pour connaître la condition ouvrière, on élabore des théories ou des doctrines sociales pour expliquer cet état de fait et y trouver remède. Ces réformateurs sociaux que certains qualifient de "pionniers de la sociologie" vont poser les fondements d'une science de la société en même temps qu'ils poseront les premières bases du socialisme (mot employé pour la première fois en 1832 par opposition à l'individualisme: "Le socialisme, opposé à l'individualisme politique et surtout économique, s'attaque aux fondements même du régime capitaliste, il en fait la critique méthodique en se plaçant du point de vue du prolétariat. Au delà des revendications égalitaires, il est surtout une volonté d'organisation rationnelle de la collectivité aux points de vue économique et sociale en vue de libérer l'homme." - J.J. CHEVALLIER-)

Pour faire cette critique méthodique, pour chercher comment organiser rationnellement la société, il faut l'étudier scientifiquement, il faut faire un travail de sociologue. (cf "la sociologie est fille de la Révolution industrielle").

Au long du XIX^e s. nous verrons la sociologie s'élaborer peu à peu en tant que discipline particulière grâce aux "pionniers de la sociologie" puis aux "socialistes sociologues" puis enfin aux "professeurs".

1/ Les pionniers: enquêtes et témoignages VILLERME
LE PLAY

VILLERME

A la fois médecin et statisticien, il a publié en 1840 le "Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie" où il constate le plus exactement possible l'état de la classe ouvrière après des enquêtes très précises faites dans le Nord et l'Est de la France. Il y dénonce la malnutrition chronique, les salaires très bas, l'éloignement du lieu de travail, la durée du travail excessive (14 ou 15 h. par jour même pour les enfants).. Après la publication du livre de V. la loi de Mars 1841 limita à 8 h./jr le travail des enfants de 8 à 12 ans.

D'autres témoignages proviennent par exemple de médecins tels "Nantes au XIX^e siècle" (1835) ou sont des récits de voyage tel celui d'Arthur YOUNG (1787-88) dépeignant la misère des villages ou l'ignorance des gens..

Frédéric LE PLAY

Il fit ses enquêtes 20 ans environ après celles de V. IL commença par des "explorations" c.a.d. des observations de divers établissements industriels(dans le cadre de l'instruction pratique à l'Ecole des Mines) puis il continua avec quelques chercheurs pendant plusieurs années et il publia ensuite "Ouvriers Européens" Lors de ses enquêtes dans les familles, il pénètre dans toutes les parties de l'habitation, inventorie les meubles, les ustensiles, les vêtements, il pèse les aliments.. il étudie les travaux domestiques..

Ces premières enquêtes "sur le terrain", observant tous les détails, permettent de saisir la réalité sociale dans toutes ses implications.

2/ Les socialistes-sociologues : H. de SAINT-SIMON
PROUDHON
MARX

Henri de SAINT-SIMON et l'école saint-simonienne (1760-1825)

"Personnage bizarre et séduisant".. à 17 ans il est sous-lieutenant, à 19 ans capitaine, il revient colonel à 23 ans de la guerre d'Amérique.. Augustin THIERRY, fondateur de l'histoire scientifique, puis Auguste COMTE, furent ses secrétaires.

Pour S.S. les sociétés se développent empiriquement au mieux de leurs intérêts, il n'y a qu'à bien les observer pour les aider à suivre leur pente.. il faut bien les connaître pour bien les gérer.

Sa doctrine peut se résumer en deux grands points :

A) Importance du producteur ou industriel

"La classe industrielle est la classe fondamentale, la classe nourricière de la société" car "la production des choses utiles est le seul but raisonnable et positif que les sociétés politiques puissent se proposer."

"Aménager la production au mieux au bénéfice de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre", voilà le but à poursuivre.

En tête des producteurs, S.S. place les "industriels généraux" ou banquiers; étant le plus au courant du commerce et de l'industrie, des besoins et des ressources, ils seront à même de répartir le crédit au mieux des besoins de la production.

B) Nécessité de l'organisation et nouvelle conception de l'Etat

S.S. observant l'apparition des prolétaires (qui ont remplacé les esclaves puis les serfs) recherche une organisation rationnelle qui tentera de supprimer "l'exploitation de l'homme par l'homme". Pour cela: a/ la classe laborieuse doit devenir classe unique (cf la Parabole de S.S.: seuls les producteurs comptent, les autres sont inutiles dans la société, ils forment la classe oisive et la classe destructrice -les nobles et les militaires-)

b/ la hiérarchie reposera désormais sur les compétences requises par les nécessités techniques. La production industrielle, moteur de la libération sociale, sera centralisée et aménagée; à ce titre S.S. lutte contre le libéralisme.

c/ l'Etat administrera les choses plus qu'il ne gouvernera les personnes. C'est l'Etat qui doit promouvoir cet industrialisme basé sur une nouvelle organisation sociale. Par l'intermédiaire des banques, il fera les prêts d'argent et organisera la production. Tout ce qui concerne le gouvernement des personnes, la police, l'armée seront réduits au minimum; d'où la formule "plus que le gouvernement des personnes compte l'administration des choses". On trouve là; en germe, ce qui sera repris plus tard par MARX à savoir que dans une société où les antagonismes de classe auraient disparu, l'Etat comme instrument de domination d'une classe sur une autre disparaîtrait.

d/ des intellectuels philanthropes enseigneront les principes du nouveau christianisme c.a.d. d'une morale sociale; il met l'accent sur la nécessité de l'éducation ouvrière. Mettant une trop grande confiance dans le savoir, il ne prévoit guère d'autre moyen pratique pour obtenir la "réforme de la société".

Les Saint-Simoniens mettent leur confiance dans les "progrès de la science politique" ou science des sociétés qui doit être une science positive basée sur l'observation et l'étude directe. Par leur doctrine de la production et de l'organisation rationnelle ils combattent surtout l'anarchie économique de la libre concurrence capitaliste plus que l'exploitation de l'homme par l'homme; dans la mesure où ils croient à la vertu des élites et envisagent une hiérarchie, ils sont plus précurseurs de technocratisme que de socialisme. Cependant leur analyse de la société leur ont permis de prévoir l'ampleur de la révolution industrielle et ses bienfaits futurs au-delà des premières conséquences néfastes. Se plaçant dans une attitude de progrès par rapport à l'histoire (et non dans une attitude de refus, de réaction, tel CABET et les communistes de l'époque, voulant casser les machines, ou FOURIER refusant tout autre outil que ceux forgés par les mains), ils aideront au développement de l'industrie et des transports, ils développeront l'économie et la Banque. Partout où il y a mise en oeuvre de techniques nouvelles (chemins de fer, bateaux à vapeur, canal de Suez..) on trouve des saint-simoniens ingénieurs, financiers, administrateurs.

Pierre-Joseph PROUDHON (1809-1865)

"Buissant remueur d'idées", il vit à la même époque que MARX; il analyse, lui aussi, la société et en tire des conclusions qui seront pour la plupart à l'opposé de celles de MARX. Plusieurs courants socialistes anti-centralistes, anti-autoritaires sont issus de ses idées; ils ont été supplantés par le marxisme mais reviennent à l'ordre du jour pour réorienter celui-ci (courant autogestionnaire notamment).

D'une famille pauvre, il fut petit artisan typographe puis correcteur d'imprimerie.

A) Ses oeuvres

En 1840, il publie un mémoire sur la propriété, où l'on trouve la fameuse phrase "la propriété, c'est le vol" (Marx pense que c'est le premier examen critique, scientifique de la propriété). Ce n'est pas la propriété en soi que Pr. rejette, c'est la propriété abusive, celle qui représente un revenu sans travail, celle qui est basée sur le fermage, le loyer, l'intérêt de l'argent..

En 1846, dans son "Système des contradictions économiques" ou "Philosophie de la misère" (auquel MARX répond par un pamphlet "Misère de la Philosophie"), il déconcerte car il attaque les socialistes avec brutalité leur reprochant leur utopisme: le socialisme n'est rien parce qu'il n'a fait que proposer le contrepied du capitalisme: organisation contre libre concurrence, collectivisme contre propriété privée, altruisme contre égoïsme et recherche du profit.. C'est une erreur, dit Pr. , il ne faut pas détruire les forces économiques existantes mais "les balancer les unes par les autres", les équilibrer sans détruire la liberté force économique par excellence. Tout phénomène économique a deux faces contradictoires; ainsi la division du travail augmente les produits mais dépersonnalise l'ouvrier, la machine abaisse le prix de revient mais crée du chômage.. Il faut donc faire "l'équation générale" de ces contradictions afin d'établir la justice, c.a.d. l'égalité entre les travailleurs. Celle-ci sera d'ailleurs la source de l'indépendance individuelle de chacun (Pr. pense que l'inégalité des facultés entre les hommes tient moins à l'individu qu'à la société, l'éducation bien menée notamment professionnelle rétablira l'égalité).

Comment établir cette justice pour tous, cette équation générale ? non pas en organisant la production, mais en organisant les échanges, notamment l'échange des services: il y aura des groupements d'artisans unis par contrat (contrat signifie être liés par des obligations réciproques ce qui établit un principe d'égalité). Ces groupements à leur tour se grouperont dans des fédérations, à l'échelle de la commune (base sociale de la société), de la province, de la nation et même entre nations. Ces forces en effet sont divergentes et se détruiraient si on les laissait à leur spontanéité. Par le moyen des contrats et des fédérations on sauvegarde la liberté de l'individu et on satisfait les besoins collectifs. De plus Pr. voit dans l'union fédérative "l'obstacle au despotisme".

Dans "Le Principe fédératif" (1863), Pr. explique que l'Etat doit être un "Etat propulseur" :

"Dans une société libre, le rôle de l'Etat ou gouvernement est par excellence un rôle de législation, d'institution, d'inauguration, d'installation; c'est le moins possible un rôle d'exécution.. L'Etat, soit qu'il édicte, soit qu'il agisse ou surveille, est le générateur et le directeur suprême du mouvement.. La création opérée, l'Etat se retire, abandonnant aux autorités locales et aux citoyens l'exécution du nouveau service".

Sa dernière oeuvre est intitulée "La capacité politique des classes ouvrières".

B) PROUDHON et MARX

Les thèmes qui se dégagent de l'oeuvre de Pr. sont directement opposés aux thèses marxistes.

C'est tout d'abord l'édéalisme historique: "l'esprit qui est tout l'homme" dit Pr. L'important (l'infrastructure, la base), ce sont les idées ou facultés d'invention et de révolte que possède chaque homme: "révolte de l'individu contre le déterminisme de la biologie et du massif social". L'idée-force est la Justice ou égalité entre tous.

L'autre grand thème est l'individualisme anti-étatiste et anti-collectiviste. Il faut sauver l'indépendance de l'individualité avant tout: sa liberté, son autonomie; ce que Pr. pense obtenir par le fédéralisme (contrats librement passés et regroupements) et sur le plan politique par l'"anarchisme" afin de sauver la liberté politique, il est contre l'autorité, l'uniformité, l'Etat ne doit être que propulseur. La dictature du prolé-

tariat préconisée par MARX serait pour lui simplement la dictature. Les groupes d'ouvriers doivent être de petites dimensions pour un bon équilibre; Pr. souligne aussi la nécessité de la propriété comme contreforce en face du pouvoir de l'Etat et de fortes disciplines morales pour encadrer la personnalité humaine autonome.

"Socialisme petit bourgeois", rétorque MARX qui reproche notamment à Pr. de raisonner à partir d'individus isolés au lieu de partir de la société organisée, de ne pas étudier les phénomènes économiques dans leur ensemble. Sa théorie de l'égalité ne tient pas compte de l'antagonisme entre les classes.. D'autre part il a une conception idéaliste de l'histoire qui cesse alors, dit MARX, d'être l'histoire réelle des hommes: il déduit les idées de la raison pure et les rapports sociaux des idées, alors que c'est l'inverse: les forces productives engendrent rapports sociaux et idées. (matérialisme historique). Enfin Pr. disloque les membres du système social et ne peut expliquer la société comme un tout. D'où, pour MARX, c'est une fausse science de l'économie, une fausse théorie de l'histoire. Pr., lui, accusera le système marxiste de provoquer "la déchéance de la personnalité au nom de la société", de ressembler au "despotisme oriental"..

Et pourtant ces deux grands socialistes lorsqu'ils font oeuvre de sociologues, c.a.d. qu'ils observent et expliquent se rejoignent (ils s'opposent sur les conclusions qu'ils en tirent). Sur ce plan, leurs points communs sont nombreux les notions de "contradictions", "dialectique", "classes", "révolution sociale", "conscience de classe", "aliénation" sont voisines. En effet, Pr. malgré son individualisme ne nie nullement le fait social, la solidarité sociale ainsi que le montre sa théorie de la force collective "première explication sociologique du travail" a-t-on dit: 200 grenadiers, grâce à leur force collective, ont mis debout l'obélisque sur la place de la Concorde à Paris en quelques heures. Jamais un seul grenadier, en 200 fois plus de temps n'eût fait le travail.. "Ainsi, la coopération des travailleurs, la simultanéité et la convergence de leurs gestes sont créatrices de valeur". Il y a "erreur de compte" entre le

patron et ses ouvriers: il paye le prix d'un travail individuel seulement alors qu'il recueille tout le profit de la force collective.

C) Conclusion

On a pu parler de la sociologie économique de Pr., de sa sociologie des classes sociales, sa sociologie de l'Etat.. ce que l'on retiendra pour finir c'est son pluralisme: "il faut s'efforcer de maintenir en équilibre la riche diversité humaine" ainsi souve-t-on à la fois la liberté et l'ordre. Il y a pluralité d'éléments dans le monde physique et dans le monde moral dont les antagonismes sont irréductibles. Il ne faut pas chercher à les unifier artificiellement, en les ramenant à des concepts simplistes privés de substance humaine. Une philosophie plus large admet dans son système "la pluralité des principes, la lutte des éléments, l'opposition des contraires".

Proudhon se révèle opposé à la doctrine saint-simonienne de l'organisation avant out, mais surtout à la philosophie de MARX et d'ENGELS qu'il considérait comme des théoriciens dogmatiques et unitaires.

Karl MARX (1818-1883)

"40 années d'élaboration théorique à partir de l'expérience du mouvement ouvrier", voilà l'oeuvre de MARX..

Sa pensée est difficile à interpréter correctement car elle a évolué considérablement au cours de sa vie: jusqu'en 1844, il poursuit la libération de l'homme par la suppression de ses aliénations; après 1844, cet humanisme sera remplacé par la connaissance scientifique des lois économiques de la société, c'est par cette connaissance que la libération pourra être obtenue.

Marx, après des études de philosophie et de droit et un peu de journalisme, émigre en France (1843) où il fréquente les cercles d'ouvriers socialistes français et allemands émigrés qui étudiaient les nouvelles doctrines de "réforme sociale". Il participera tout au long de sa vie aux luttes ouvrières ; son élaboration théorique sera une synthèse des

intuitions des socialistes-sociologues qui l'ont précédé, critique des économistes classiques et de la philosophie de synthèse enrichie par l'analyse approfondie du mouvement ouvrier (1848 - 1864 - 1871).

MARX sociologue nous apporte:

A) une nouvelle conception de l'histoire: matérialisme historique et méthode dialectique.

MARX part des "bases réelles" de la société, c.a.d. les conditions matérielles de la production. L'homme produit ses moyens d'existence, sa vie matérielle. Le mode de production exprime son mode de vie.

"La façon dont les individus manifestent leur vie reflète exactement ce qu'ils sont. Ce qu'ils sont coïncide donc avec leur production, aussi bien avec ce qu'ils produisent qu'avec la façon dont ils produisent. Ce que sont les individus dépend donc des conditions matérielles de leur production".

Or, la structure d'une société (l'agencement des relations sociales au sein d'une société) dépend du "degré de développement des forces productives", et celui-ci dépend à son tour du développement de la division du travail (industriel, agricole, commercial..). A ses divers stades correspondent différentes formes de propriété; elles se ramènent à quatre: propriété tribale, antique, communale ou étatique, féodale foncière ou corporative, bourgeoise avec manufacture puis grande industrie où la division du travail est de plus en plus développée.

L'activité productive entraîne des rapports sociaux et politiques déterminés. Les structures sociales et politiques dépendent donc de leur bases matérielles c.a.d. du mode de production; pour MARX, les formes de la vie sociale sont des expressions des forces productives, alors que pour HEGEL elles étaient des expressions de l'esprit. MARX a donc "retourné" le schéma de HEGEL, mais comme lui il cherchera le "mouvement de la chose" c.a.d. l'évolution historique; et comme lui il trouvera le processus de transformation dans la dialectique de la base avec ses expressions que l'on peut formuler ainsi:

" A chaque époque, après une période d'adéquation de la base et de ses expressions, en vient une autre de désharmonie: une mutation s'annonce, se prépare et s'opère" (J. Lacroix)

Concernant le schéma de MARX, cela veut dire que le moteur de l'histoire réside dans la contradiction entre les forces productives et les rapports sociaux. Quand celles-ci se développent les rapports correspondant deviennent une entrave pour elles et doivent être remplacés par d'autres rapports sociaux correspondant aux forces productives plus développées. Ce fut le cas lorsque "les conditions dans lesquelles la société féodale produisait et échangeait, l'organisation féodale de l'agriculture et de la manufacture, le régime féodal de propriété cessèrent de correspondre aux forces productives en plein développement". Il fallait adapter les rapports sociaux aux forces productives, ce fut l'objet de la révolution bourgeoise de 1789 qui remplaça alors le régime féodal par une "constitution sociale et politique appropriée".

A nouveau (au XIX^e s.) il y a contradiction entre les forces productives et les rapports sociaux, le signe en est les crises périodiques de surproduction.. "le système bourgeois est devenu trop étroit pour contenir les richesses créées dans son sein". Ainsi la bourgeoisie crée les conditions de son propre renversement, elle a forgé les armes qui doivent la renverser et produit ceux qui doivent les manier c.a.d. les ouvriers modernes, les prolétaires.

(La plupart des sociologues modernes relativisent la rigidité de cette vision de l'histoire: le changement social est la résultante d'une liaison de facteurs structurels - ressources naturelles, technologie, organisation du travail - et culturels - valeurs, idéologies -; mais ils en retiennent l'importance de l'étude des processus de développement et des facteurs de changement au sein de la société).

B) une nouvelle conception de l'homme: la lutte des classes.

C'est l'homme réel qui fait l'histoire, or cet homme n'est pas l'individu isolé mais c'est l'homme social créant des rapports humains (cf La Sainte Famille et les Thèses sur Feuerbach). L'individu dépend de ses relations sociales et de ses conditions générales d'existence; l'individu alors est déterminé par son appartenance de classe.

S'il y a harmonie entre les forces productives et les rapports sociaux, il n'y a pas de conflit entre l'individu et la société (car ses relations sociales lui apparaissent inhérentes à sa personnalité). Mais quand il y a contradiction, l'individu prend conscience de sa situation de classe et entre en conflit avec la société; sa vie lui apparaît soumise à des rapports sociaux devenus extérieurs à lui. Avec le développement du prolétariat le conflit devient aigu. La libération ne peut venir que d'une maîtrise des rapports sociaux de production par les individus; il faut renverser ces rapports, supprimer la division du travail et contrôler les conditions d'existence de la société. D'où l'importance de la praxis qui désigne l'activité pratique et théorique des hommes: c'est par l'action d'individus, plus précisément d'une classe, le prolétariat, que la libération des hommes peut être réalisée. (cf Manifeste du Parti Communiste: "toute l'histoire de l'humanité est l'histoire de la lutte des classes..")

Jusqu'alors les luttes avaient conduit à remplacer une classe dominante par une autre classe dominante, dominatrice à son tour. Le prolétariat n'étant pas propriétaire des moyens de production n'opprimera pas à son tour la classe renversée mais mettra au service de tous les moyens de production et supprimera la division du travail (différence entre travail manuel et travail intellectuel, entre ville et campagne). Ce sera la révolution prolétarienne qui, après une période de dictature du prolétariat "pour arracher tout le capital à la bourgeoisie, centraliser tous les instruments de production entre les mains de l'État et pour augmenter au plus vite la quantité des forces productives" débouchera sur la phase supérieure du communisme, caractérisée par le dépérissement de l'État:

"à la place de la société bourgeoise, avec ses classes et ses antagonismes de classes, surgit une association où le libre développement de chacun est la condition du libre développement de tous" (Manifeste).

MARX se garde de décrire cette société où les rapports sociaux seront radicalement transformés et où commencera une histoire véritablement humaine..

(Certains ont cru que seuls comptent les classes sociales et les rapports qu'elles entretiennent selon un déterminisme qui se substituerait à l'action humaine; cela ne semble pe

le point de vue de MARX pour qui les hommes sont actifs et créateurs. Il met l'accent sur la nécessité de lutter contre l'oppression et la nécessité de changer les structures pour transformer le monde).

C) une nouvelle conception de la science des sociétés : théorie générale de la société.

La réalité sociale est un tout, une totalité, c'est pourquoi MARX l'aborde d'une façon globale à la fois historique, économique, politique et sociologique.

De l'analyse de la structure et du fonctionnement de la société capitaliste que Marx a sous les yeux, appuyée sur le raisonnement dialectique, il déduit une théorie générale de la société qui peut se résumer ainsi:

- a/ La réalité sociale est conçue comme une totalité articulée c.a.d. comprenant des paliers interdépendants: base économique (infrastructure) et superstructures politiques et idéologiques s'influençant réciproquement mais possédant une autonomie relative, la base économique étant déterminante en dernière instance.
- b/ Cette totalité est conflictuelle: les antagonismes sociaux et spécialement la lutte des classes se déroulent à tous les niveaux de la réalité sociale et principalement au niveau économique - c'est l'exploitation, l'extorsion de plus-value.
- c/ Cette totalité est en mouvement: les contradictions entre les différents niveaux (et en particulier entre l'évolution des forces productives et l'état des rapports sociaux) font avancer l'histoire et déterminent des lois tendanciellees -, par ex. l'une des principales contradictions du capitalisme est celle qui existe entre l'appropriation privée des moyens de production et la socialisation des forces productives.. - Cette évolution qui marque des tendances n'est d'ailleurs pas inéluctable: le capitalisme peut trouver des parades qui font que les contradictions se déplacent.

En résumé, MARX sociologue nous apporte:

- une méthode d'analyse des sociétés et l'application de la dialectique

tique aux faits sociaux concrets:

- "ma méthode analytique ne part pas de l'homme mais de la période sociale économiquement donnée".

Il est toujours fructueux pour le sociologue d'aujourd'hui de suivre la démarche de MARX: chercher à comprendre les sociétés à partir de leur infrastructure économique puis des rapports sociaux, politiques etc.. en utilisant ses concepts: lutte de classes, conscience de classe etc..

- la méthode dialectique met à jour les contradictions et les conflits au sein de la société.

- Un dépassement de l'opposition entre individu et société:

MARX insiste sur l'échange incessant entre individu et société:

"La société produit l'homme comme homme et elle est produite par lui".. Il faut expliquer la façon d'être des hommes, même leur façon de penser par les rapports sociaux dans lesquels ils sont intégrés. L'homme doit démontrer la vérité de sa pensée dans la pratique c.a.d. dans l'action au sein de la société; il n'y a pas de vérité détachée de l'action (praxis sociale).

- La notion de totalité de la réalité sociale, le "tout social structuré" comprenant des paliers indépendants, et conçue comme un processus de développement.

Pour le sociologue d'aujourd'hui, le marxisme se présente comme un instrument d'analyse: de même que MARX a analysé la société capitaliste du XIX^e s. mettant à jour ses mécanismes de fonctionnement, de même le sociologue moderne doit analyser sa société en tenant compte des points ci-dessus (importance du facteur éco., mettre à jour les conflits, savoir que l'homme est marqué par les rapports sociaux dans lesquels il est pris) mais il serait hasardeux pour lui de suivre MARX dans toutes les conclusions qu'il croit pouvoir en tirer (évolution héluctable vers la société sans classe selon tel processus..) C'est dire que pour le sociologue, le marxisme n'est pas "un programme garanti efficace pour la construction de la société future".. Là on sort du plan scientifique pour passer sur celui de la doctrine à laquelle on croit ou ne croit pas.

- 3/ Les professeurs : Auguste COMTE
Emile DURKHEIM

Auguste COMTE (1798-1857) et le positivisme

Philosophe qui a donné à la sociologie son nom tout en la définissant: science positive des faits sociaux.

Le point de départ de sa philosophie est qu'il peut y avoir de des explications objectives à l'évolution sociale; son but est l'établissement d'une science nouvelle:

"Maintenant que l'esprit humain a fondé la physique céleste, la physique terrestre soit mécanique, soit chimique; la physique organique, soit végétale soit animale, il lui reste à terminer le système des sciences d'observation en fondant la physique sociale. Tel est aujourd'hui sous plusieurs rapports capitaux le plus grand et le plus pressant besoin de notre intelligence: tel est, j'ose le dire, le premier but de ce cours, son but spécial".

Voilà ce que déclarait A. COMTE au début de son Cours de Philosophie Positive dont 3 volumes sur 6 sont consacrés à la Sociologie.

"La sociologie est la science du social, du collectif, de l'humanité conçue comme l'ensemble des hommes passés, présents et à venir, liés dans l'espace par solidarité et dans le temps par continuité".

Avec COMTE, comme pour PROUDHON, on peut parler d'idéalisme historique au lieu de matérialisme historique: pour lui les idées mènent et bouleversent le monde: ce sont les différents états de la pensée qui sont la cause des structures sociales et politiques. Sa vision est grandiose, c'est la loi des trois états par lesquels passerait l'esprit humain, loi d'évolution de la connaissance et aussi de la société; il y a succession de types de connaissance, à ces types de connaissance correspondent des types d'organisation politique:

- l'état théologique: les phénomènes sont expliqués par l'intervention de puissances divines; il y a relation de cause à effet entre l'état théologique et les gouvernements théocratiques (le monarque règne "de droit divin" par délégation de Dieu)
- l'état métaphysique: les phénomènes sont expliqués par des concepts abstraits et impersonnels: contrat social, souveraineté du peuple.. (explication métaphysique de la politique)

- l'état positiviste ou positif: l'esprit abandonne la recherche du pourquoi (métaphysique) pour se borner à chercher le comment, c.a.d. à discerner des relations constantes entre les phénomènes, relations qui pourraient être formulées comme des lois comparables aux lois scientifiques.

Le progrès mène ainsi à l'âge positif qui est aussi un âge organisateur qui va édifier une société organique (organisée). Pour cela un pouvoir spirituel est nécessaire; COMTE échafaude alors une religion de l'humanité..

La grandeur de son oeuvre tient dans l'effort pour trouver un modèle général d'interprétation sociologique.

Emile DURKHEIM (1858-1917) et la fondation de l'école française de sociologie

Brillant élève, il se destina très tôt au professorat. A l'École Normale, il fut le contemporain de BERGSON, de JAURES.. mais ce sont surtout ses lectures, tout spécialement celles de COMTE, qui seront ses vrais maîtres.

A la suite de COMTE, il fut guidé toute sa vie par le souci de constituer la sociologie en science autonome; il précisa sa méthode et son objet. Il souhaitait: "constituer une science capable d'éclairer les sociétés sur leurs maux, capable d'indiquer les lignes d'action à partir desquelles il serait possible d'améliorer les rapports entre l'individu et la société".

En effet, comme ses prédécesseurs, il fut sensible aux problèmes sociaux de son temps, aux désordres nés de l'industrialisation massive.

Ses oeuvres : - De la Division du travail social (1893) où l'on trouve la célèbre distinction entre solidarité mécanique et solidarité organique. La solidarité mécanique ou solidarité par similitude, caractérise les sociétés archaïques: les individus sont semblables les uns aux autres et partagent les mêmes sentiments ou croyances, obéissent aux mêmes valeurs; c'est la similitude qui crée la solidarité. La solidarité organique résulte au contraire de la différenciation des individus. Ils sont liés les uns aux autres parce qu'ils exercent des rôles et fonctions complémentaires à l'intérieur du système social. Le passage se fait de la première solidarité à la seconde parce que l'extension et le

caractère de plus en plus dense des sociétés (concentration physique des individus et accroissement des communications entre eux) ont brisé progressivement les similitudes et accru les différenciations entre individus. Lorsque le volume et la densité de la population croissent, il y a nécessité de produire plus d'où une plus grande division du travail et la conscience de l'individualité qui en résulte.

- Les Règles de la Méthode Sociologique (1895)

Cet ouvrage exprime de façon générale "l'idéal de méthode auquel le sociologue contemporain continue d'obéir" ainsi qu'on l'a écrit récemment (cf Deuxième partie du Cours).

- Le Suicide (1897)

- Les Formes élémentaires de la Vie Religieuse (1912)

Dès 1887, DURKHEIM eut une chaire de Pédagogie et de Science Sociale à la Faculté des Lettres de Bordeaux; et en 1913, une chaire de Sociologie à la Sorbonne à Paris; c'est le premier poste de professeur de sociologie. DURKHEIM a fait école, il a eu des disciples tels son neveu MAUSS, également FAUCONNET, puis BOUGLE.. Ses travaux ont amorcé les recherches sur l'intégration sociale, l'intégration professionnelle, le rôle de la famille dans l'insertion sociale de l'individu.. mais surtout grâce à lui, à la suite d'A. COMTE, la sociologie est devenue une discipline officiellement enseignée à l'Université.

CONCLUSION

de la première partie

I. LES ENSEIGNEMENTS DE CE BREF HISTORIQUE DE LA SOCIOLOGIE

1/ L'état de crise de la société stimule la réflexion sociologique.

Ce sont les problèmes sociaux ou politiques graves qui se posaient à leur époque qui ont poussé les auteurs à faire une véritable recherche scientifique; ARISTOTE, c'est la décadence de la Cité-Etat grecque; IBN KHALDOUN, les rivalités entre souverains et les changements de dynasties, MACHIAVEL, les luttes entre factions ou entre villes empêchant l'unité de l'Italie, les socialistes-sociologues, les bouleversements dus au machinisme et aux idées

de 1789, ils participent à la lutte ouvrière et par leur étude poussée de cette réalité sociale, ils espèrent "réformer la société". Enfin les Professeurs, faisant les mêmes observations voient l'urgence d'une science qui mette à jour les lois permettant de maîtriser l'évolution de la société et ils s'efforcent de constituer cette science.

2/ Une recherche vraiment sociologique s'oriente vers la découverte des régularités historiques ou des liaisons fonctionnelles entre les faits sociaux.

- Certains, s'appuyant sur l'histoire ont relevé des phénomènes généraux qui se répètent au cours de l'histoire sans tenir compte des détails variables de chaque époque. Ainsi IBN KHALDOUN et sa trilogie, les mêmes comportements collectifs se répètent pour la conquête du pouvoir par des groupements tribaux; MARX et la lutte des classes patriciens et plébéiens, seigneurs et serfs.. le même phénomène d'exploitation se reproduit.
- D'autres, après avoir classé les faits observés ont recherché les "variations concomitantes" (tel fait varie en fonction de tel autre) Ainsi ARISTOTE classant les types de régimes politiques et découvrant que chaque type sera fonction d'un certain nombre de conditions sociologiques, géographiques.. MONTESQUIEU relevant les liaisons fonctionnelles entre tel type de lois et le climat, les mœurs.. De même concernant LE PLAY ou DURKHEIM (la fréquence du suicide est fonction de tel ou tel phénomène social..)

3/ L'analyse sociologique implique un va-et-vient entre les structures sociales d'ensemble et les relations sociales entre les hommes.

Ceux qui se sont penchés sur l'évolution de la société à travers les siècles ont fait aussi des observations concernant les relations entre individus, leur situation; ainsi IBN KHALDOUN faisant des enquêtes sur l'origine sociale des habitants de telle ville, sur les déplacements de mendiants.. Il relève des liaisons fonctionnelles entre le climat, l'alimentation et le comportement des gens. Même MARX qui raisonne en termes de structures, de rapports sociaux d'ensemble, analyse de très près les relations entre militants ou entre les hommes qui ont pris le pouvoir (cf "Les luttes de classes en France 1848-1850) ou il élabore le questionnaire d'enquête sur la condition ouvrière pour le compte de la

Ière Internationale à Genève.

Inversement ceux qui ont surtout décrit et classé les faits sociaux ont laissé aussi des théories générales; c'est le cas bien sûr d'ARISTOTE ou de MONTESQUIEU, mais même LE PLAY à qui certains reprochaient d'en rester au stade de la description, a rassemblé ses conclusions dans une synthèse générale intitulée "De la réforme sociale".

La société étant un tout ne peut s'expliquer qu'en analysant les parties de cette totalité, et inversement une partie ne peut s'expliquer qu'en la replaçant dans le tout.

4/ Les faits sociaux s'expliquent les uns par les autres; ils sont irréductibles aussi bien aux faits individuels qu'à une doctrine sociale ou à une philosophie de l'histoire.

A travers les œuvres étudiées, la nature des faits sociaux s'est précisée: ils s'enchaînent les uns aux autres, et, comme le formule DURKHEIM, "la cause d'un fait social doit être recherchée dans un autre fait social"; c'est ce que font les auteurs: ils ne font pas appel à des principes supérieurs d'explication; une cause première (Dieu) ou une cause finale (but fixé d'avance) de la société. De plus, ils ne rapportent pas leurs impressions, mais ce qu'ils constatent objectivement car ils étudient les faits qui peuvent s'observer existant indépendamment des opinions individuelles, étant extérieurs à l'individu.

Cependant lorsque ces auteurs donnent leur opinion sur ce que la société devrait être, l'évolution qui leur semble souhaitable, ils ne font plus œuvre de sociologue mais de philosophe. Une part de philosophie de l'histoire ou de doctrine sociale demeure incluse dans la plupart de ces théories sociologiques.

II. LES TENDANCES ACTUELLES DE LA SOCIOLOGIE

L'objet étant spécifié, la méthode précisée, la sociologie peut commencer à exister au début du XX^e s. en tant que science sociale. A notre époque de changement social accéléré, apparaît d'autant plus urgent la connaissance des lois du développement des sociétés afin de les maîtriser pour que le changement social se fasse dans le sens de l'épanouissement de chacun des membres de la société.

1/ Développement de la tendance empiriste:

Déjà depuis la première partie du XX^e s., l'attitude d'esprit de la démarche empiriste est de privilégier les faits et l'observation: accumulation de faits, description très analysée, détaillée, chiffrée en statistiques.. Les recherches seront le plus souvent quantitatives (compter la fréquence, mesurer..). Le type de ces recherches est le "behaviorisme" ou étude des comportements qui s'est développée aux Etats-Unis après la première guerre mondiale il relève autant de la sociologie que de la psychologie.

L'empirisme est ainsi opposé au rationalisme qui privilégie la raison (par rapport à l'observation) et à la compréhension qui privilégie l'intuition du chercheur.

2/ Réaction actuelle qui remet en valeur l'explication pour une compréhension des phénomènes:

Ces recherches seront alors le plus souvent qualitatives; analyse approfondie d'une situation, étude de phénomènes complexes qu'il ne faut pas risquer de réduire à des dimensions superficielles.

Il y a aussi dans la réaction actuelle contre la quantification le souci de la recherche d'une synthèse portant sur l'objet spécifique de la sociologie, la réalité sociale dans son ensemble.

Dans la pratique, le sociologue moderne s'efforce d'associer les deux tendances: une recherche quantitative ne peut être préparée que par une recherche qualitative qui fixera les hypothèses de départ, la définition des concepts..; et inversement une recherche qualitative s'efforcera de vérifier les grandes tendances ou significations découvertes par quelques quantifications.. et déjà s'appuiera sur ce qui est directement mesurable: âge, sexe, niveau de revenu..

Enfin rappelons qu'en permanence la sociologie doit se garder de tomber dans l'un des deux extrêmes: n'être qu'empirique, simple description de la réalité sociale; ou tomber dans la philosophie sociale, spéculations détachées du réel.

Pour le sociologue d'aujourd'hui, quel est l'objet spécifique de la sociologie ?

Le système social ou "phénomène social total" obéit d'une part aux liens matériels établis entre les groupes qui forment les structures sociales; d'autre part, aux différentes obligations imposées par la culture soit les modèles de conduite sociale.

Ce sont ces structures sociales et ces modèles de conduite sociale, qui assurent les fonctions vitales de la société,⁽¹⁾ que le sociologue étudiera.

On peut préciser la définition de l'objet de la sociologie et passer de la première définition "étude des faits sociaux dans leur mouvement d'ensemble" à la définition suivante: "étude des systèmes sociaux, de leur structure, de leur fonctionnement et de leur transformation".

(1) Les fonctions majeures de la vie sociale sont:

- l'apprentissage social assuré par la famille, l'école.
- la fonction économique: production et répartition des biens et services .
- la fonction politique: assurée par le gouvernement, l'administration, l'armée, la police etc.. concernant l'ordre, la justice, la sécurité.
- la fonction culturelle: religion, idéologie, activités récréatives: cinéma, théâtre, chanson.

DEUXIEME PARTIE

M E T H O D E D E L A S O C I O L O G I E

On parle de science dans la mesure où les sciences humaines abordent les faits sociaux selon une certaine méthodologie cohérente (partir d'hypothèses pour arriver à des conclusions). Cependant on peut se demander si la science des phénomènes sociaux peut être une science comme les autres, si elle peut appliquer la méthode scientifique, la méthode expérimentale comme les sciences de la nature, c'est poser le problème des lois sociologiques (chap. I). Cette question éclaircie, nous verrons les règles fondamentales de la méthode sociologique que tout sociologue est tenu de suivre (chap. II) puis les instruments et techniques qu'il utilise pour mener à bien ses recherches. (chap. III)

CHAPITRE I

LE PROBLEME DES LOIS SOCIOLOGIQUES

I. DETERMINISME STATISTIQUE ET FONCTIONNEL

Toute science cherche à établir les liens qui relient les phénomènes, elle tend vers l'établissement de lois qui sont des rapports constants. Expliquer un phénomène, c'est trouver un phénomène antérieur dont il est la conséquence, c'est remonter aux causes. On dit alors qu'il y a déterminisme (donc possibilité de lois scientifiques) lorsque un phénomène A entraîne toujours et nécessairement un phénomène B.

C'est là un déterminisme absolu; les conceptions nouvelles de la science lui substitue un déterminisme plus souple appelé déterminisme statistique. Selon celui-ci un phénomène A peut entraîner plusieurs conséquences, le phénomène B, C ou D. Ou encore plusieurs facteurs peuvent être cause de D, les facteurs A, B, ou C. Le rôle de la science

est de rechercher lequel de ces phénomènes a le plus de chances de se produire, c'est ce qu'on appelle une relation de probabilité. On aboutit ainsi à des lois statistiques; les résultats auxquels on parvient en sociologie seront moins rigoureux que ceux obtenus dans les sciences de la nature, mais c'est seulement une différence de degré.

De même en sociologie, le déterminisme fonctionnel est substitué au déterminisme causal. Selon ce dernier "les mêmes causes engendrent les mêmes effets", mais en science sociale la notion de cause est obscure; on cherchera plutôt les rapports constants entre les phénomènes, rapports analogues aux relations qui unissent deux variables dans une fonction: à toute valeur de x correspond une valeur de y .

Ex.: soit x le taux de consommation d'alcool

soit y le nombre de malades mentaux

si on constate que lorsque x augmente y augmente aussi, on dira qu'il y a une relation fonctionnelle entre le taux de consommation d'alcool et l'accroissement des malades mentaux ou encore que le nombre des malades mentaux est fonction du taux de consommation d'alcool.

Autre ex.: le vote pour le parti X est fonction de l'appartenance à la classe ouvrière ou encore il y a une relation fonctionnelle entre le nombre d'ouvriers et le nombre des votes pour le parti X.

Le sociologue doit trier parmi les faits sociaux afin de ne pas lier deux faits sociaux si cela est contraire au bon sens (ex: il ne relèvera pas une liaison fonctionnelle entre l'accroissement du taux de l'alcool et l'accroissement du nombre des sportifs !). Mais parfois deux interconnexions (liaisons) paraissent aussi évidentes l'une que l'autre bien que contradictoires; on fera appel à une recherche quantitative pour vérifier laquelle est vraiment une liaison fonctionnelle.

MEADRAS (Eléments de sociologie, p. 14) explique comment une relation fonctionnelle existe entre deux phéno-

mènes apparemment distants: le développement économique d'une société industrielle et le mariage d'amour par choix personnel.

La relation fonctionnelle n'a pas la force d'un rapport de causalité, d'une loi; c'est pourquoi on parle non plus de déterminisme causal mais de déterminisme fonctionnel; le sociologue n'a pas trouvé la cause d'un phénomène mais seulement une relation entre deux phénomènes; il y a un lien entre les deux, c'est tout ce qu'il peut assurer. Il ne peut indiquer lequel est la cause, lequel est l'effet; les deux phénomènes s'entraînent mutuellement, c'est ce que l'on appelle une causalité circulaire (l'inverse est aussi vrai que la première proposition).

Ex.: 1ère proposition: le sous-développement contribue au statut inférieur de la femme;

2ème proposition: le statut inférieur de la femme contribue au sous-développement.

La 2ème proposition est aussi vraie que la première; on ne peut dire lequel de ces phénomènes est la cause de l'autre, on constate seulement un rapport constant entre eux, une relation fonctionnelle. Il en est très fréquemment ainsi en sociologie; plutôt que des rapports de causalité, des lois, on recherche des liaisons fonctionnelles, des variations concomitantes.

II. DÉTERMINISME ET LIBERTÉ HUMAINE

Comment peut-on parler de constantes, de lois au sein de la société alors qu'en fin de compte, il s'agit de décisions individuelles qui dépendent de la liberté des individus, lesquels sont très divers? Or, on ne peut prévoir le comportement d'un individu de façon réelle alors qu'une science repose sur des lois donnant la possibilité de prévoir.

Pour prendre un exemple célèbre le suicide, il s'agit bien là d'une décision individuelle, le comportement de chacun en face d'une situation pouvant pousser au suicide étant de plus

absolument imprévisible; pourtant DURKHEIM a pu établir des relations fonctionnelles entre différentes variables, c.a.d. qu'il établit des relations entre l'âge, la situation de famille, la condition sociale des gens qui se suicident; ainsi, les suicides sont plus nombreux en période de crise ou même de "boom" économique, plus nombreux chez les célibataires que chez les gens mariés, etc..

Bien qu'il semble que la liberté de l'homme s'oppose à l'établissement de lois concernant son comportement (chaque individu est libre de prendre la décision qu'il veut), la notion de probabilité, ou déterminisme statistique, explique que cela soit possible. La statistique est basée sur le fait qu'il existe un comportement moyen, les exceptions s'annulant (c'est pour cela que la sociologie est possible).

Ex. concernant l'opinion politique:

Une relation fonctionnelle existe entre l'âge et le vote; on a constaté que les personnes d'âge mûr ou âgées ont tendance à voter modéré (les statistiques le révèlent). Cependant, chaque personne a la liberté de voter comme elle l'entend. Un vieillard peut devenir anarchiste, sa liberté individuelle joue toujours, mais il est plus probable qu'il ne le devienne pas. Et sur la masse des électeurs âgés la somme des probabilités prendra l'allure d'une loi: "les vieillards votent modéré". De plus, ces fantaisies individuelles s'annulent réciproquement: le vote extrémiste du vieillard anarchiste sera compensé par le vote au centre d'un jeune homme modéré. Cela explique comment les variations individuelles peuvent être négligées.

Le comportement moyen existe lorsqu'il y a une "répartition statistique" qui peut être représentée par une courbe en cloche ou courbe de GAUSS.

CHAPITRE II

REGLES FONDAMENTALES DE LA METHODE SOCIOLOGIQUE

I. METHODE OBJECTIVE, POSITIVE, CUMULATIVE

DURKHEIM dans les "Règles de la méthode sociologique" pose les conditions d'une recherche positive et scientifique. Il recommande de "traiter les faits sociaux comme des choses", de "les étudier du dehors comme des choses extérieures", insistant sur la réalité objective des faits sociaux qui existent en dehors de la conscience individuelle.

"On reconnaît principalement une chose à ce signe qu'elle ne peut pas être modifiée par un simple décret de la volonté. Ce n'est pas qu'elle soit réfractaire à toute modification. Mais pour y produire un changement, il ne suffit pas de le vouloir, il faut encore un effort plus ou moins laborieux, dû à la résistance qu'elle nous oppose et qui, d'ailleurs, ne peut pas toujours être vaincue. Or nous avons vu que les faits sociaux ont cette propriété. Bien loin qu'ils soient un produit de notre volonté, ils la déterminent du dehors; ils consistent comme en des moules, en lesquels nous sommes nécessités à couler notre action." (Règles.. p. 37)

Traiter les faits sociaux comme des choses extérieures, cela veut dire pour le sociologue les regarder sans tenir compte de l'idée qu'il s'en fait, sans tenir compte des préjugés, "pré-notions" ou notions communes qui ne sont souvent que de fausses évidences; cela est difficile car ces pré-notions relèvent de l'idéologie ambiante dont le sociologue participe sans même s'en rendre compte. Il devra faire effort pour écarter la subjectivité de ses propres appréciations; il n'est pas toujours facile de se débarrasser des préjugés ou partis pris lorsque les matières étudiées touchent à des préférences personnelles. En particulier, il y a danger de faire référence à son propre système de norme lorsqu'on étudie une société différente de la sienne. Un exemple facile, celui des normes de politesse est assez éclairant. Ces règles changent d'un pays à l'autre; lorsqu'on ignore cette différence, on est tenté de considérer celui qui enfreint les règles de politesse auxquelles

on est accoutumé comme un personnage grossier, sans savoir-vivre. Donc, quand on a intériorisé certaines normes, il est difficile de ne pas interpréter d'autres normes comme anormales. Aussi DURKHEIM nous met en garde:

Il faut renoncer à cette habitude, encore trop répandue, de juger une institution, une pratique, une maxime morale, comme si elles étaient bonnes ou mauvaises en elles-mêmes et par elles-mêmes, pour tous les types sociaux indistinctement... Ce qui est normal pour le sauvage ne l'est pas toujours pour le civilisé, et réciproquement" (Règles.. p.71)

Pour le sociologue, il n'y a pas d'acte répréhensible, il n'y a que des faits, objets d'analyse; car la sociologie est une science positive; elle décrit les faits, les interprète pour les comprendre, mais ne porte aucun jugement de valeur sur eux. Le sociologue ambitionne d'être comme le physicien; mais pour ce dernier il est aisé d'expliquer qu'il fait une science positive car il n'y a guère de morale en physique! C'est là une différence fondamentale avec les sciences normatives (c.a.d. qui posent des règles indiquant ce qui devrait être) que sont la morale et le droit; ceux-ci partent des normes pour en déduire des règles pratiques de conduite ou du comportement (Morale et Droit sont la connaissance de ces règles et une réflexion sur leurs fondements).

Il est difficile d'être totalement positif comme le souhaitait DURKHEIM.. En fait, le sociologue, connaissant sa propre subjectivité (les appréciations qu'il porte.., ses "conditionnements" selon son milieu social, sa formation..) s'en méfiera. Mais cette subjectivité n'est pas que gêne, elle permettra au chercheur de comprendre les attitudes et les conduites de ceux qu'il étudie. C'est pourquoi, de nos jours, on réclame du sociologue, comme de l'ethnologue "rigueur, objectivité", mais aussi "sympathie". Ce qui est dit de l'historien est aussi vrai du sociologue:

"Pour connaître son objet, l'historien doit posséder dans sa culture personnelle, dans la structure même de son esprit, les affinités psychologiques qui lui permettront d'imaginer, de comprendre les sentiments, les idées, les comportements des

hommes du passé qu'il retrouvera dans les documents.. Faute de l'avoir compris, que de travaux historiques nous donnent l'impression d'être de la peinture faite par un aveugle-né, de la musique contemplée par un sourd" (MARROU H.I., De la connaissance historique, 1958).

La sociologie est aussi une science cumulative, c.a.d. que le sociologue utilisera les conclusions de ses devanciers qui ont étudié des faits analogues et partira des résultats provenant d'autres recherches sociologiques afin d'approfondir le problème et de pousser plus loin la recherche. En particulier, le sociologue pourra utiliser les concepts forgés par ses prédécesseurs; science en cours d'élaboration, la sociologie cerne la réalité sociale de plus en plus près grâce à des concepts de plus en plus affinés.

II. METHODE EXPERIMENTALE ET INDUCTIVE

Cette méthode a été introduite par DURKHEIM dans les sciences sociales. Elle doit permettre de "passer de la diversité incohérente à un ordre intelligible" (R. ARON)

La méthode expérimentale comporte trois étapes, observation des faits, formulation des hypothèses, expérimentation, que l'on retrouvera dans la recherche en science sociale.

Méthode inductive signifie qu'en sociologie, comme en toute science, on utilise un ensemble d'hypothèses et de théories qui ont été élaborées peu à peu, induites, de l'observation.

En sociologie la recherche se déroulera à trois niveaux (classiques depuis DURKHEIM): description, classification, explication.

1/ Description

Elle doit être objective et complète; en sociologie tout peut être significatif, il faut donc ne rien négliger. D'après DURKHEIM, il faut s'efforcer pour chaque type ou chaque espèce de distinguer ce qui est, pour ce type ou cette espèce, le normal (c.a.d. le plus général) et le pathologique (c.a. d.

l'exceptionnel).

2/ Classification

Il s'agit de classer les faits sociaux selon des critères préalablement établis. Ce sont des caractéristiques simples et objectives permettant de les distinguer aisément.

Ex. en sc. naturelles: os plats, os longs, os courts.

en sociologie: employés, ouvriers, cadres ; ou encore en sociologie politique: les dirigeants, les dirigés; ou population de zone rurale, population de zone urbaine etc..

ou pour le classement de l'opinion: oui, non, indifférent.

Ces classements simples apportent déjà une grande clarté.

3/ Explication

C'est la partie la plus importante de la recherche; c'est la "reconstruction". Après avoir séparé artificiellement les faits sociaux pour mieux les analyser, le chercheur les rapporte au système social d'ensemble qu'il reconstruit ainsi. C'est ce qui lui donnera l'élément central d'explication des phénomènes observés. (Ex. en sc. nat.: reconst. de l'animal; en socio: du village). Pour ce faire, il interprètera ses résultats: il comparera les faits sociaux classés et recherchera les "variations concomitantes (liaisons fonctionnelles) entre eux; éventuellement il cherchera la cause qui les produit et la fonction qu'ils remplissent. DURKHEIM pose comme principe que la cause d'un fait social doit être recherchée dans d'autres faits sociaux et sa fonction dans des besoins sociaux. On considère actuellement que les notions de cause ou de besoin social sont souvent obscures, cependant le principe qui demeure est de toujours expliquer le social par du social.

Enfin le sociologue en interprétant ses résultats cherche toujours des explications qui visent la totalité du système social.

III. REGLE DE LA "TOTALITE SOLIDAIRE"

Cette expression signifie que tous les éléments constituant un ensemble social sont liés entre eux, "profondément connexes" dit COMTE; aussi le sociologue doit toujours tenir compte de l'enchevêtrement des phénomènes et des interférences constantes des multiples aspects de la vie sociale.

Pour MARX, chaque "époque historique", chaque stade du développement constitue un ensemble, un "tout" de forces productives, de relations humaines, de structures sociales et politiques, de productions théoriques, idéologiques, religieuses.. C'est ce "tout" qu'il s'agit d'étudier en examinant "l'action réciproque de ses différents aspects".

Le sociologue moderne par l'expression "système social" met bien l'accent sur cette totalité où tout se tient. Une des découvertes de la sociologie est celle d'un "réseau illimité d'interconnexions à tous les niveaux et entre les niveaux".

"Chaque conduite individuelle renvoie à tout le passé personnel de l'individu et à tous les groupes sociaux qui ont agi sur lui et dans lesquels il se trouve présentement inséré. (...) Tout groupe est poreux, perméable à des réalités environnantes de tous ordres. Entre l'aliment absorbé par le bébé et les idées dominantes d'une société, entre le travail quotidien à l'usine et la guerre où s'affrontent des nations.. il n'y a plus de discontinuités absolues. Ces interconnexions, comment les percevoir sans outils intellectuels permettant la perception" (A. GROSSER)

Cette notion de "tout social solidaire" explique pourquoi la sociologie cherche des explications qui visent la totalité du système social; ainsi que cela a déjà été indiqué.

CHAPITRE III

INSTRUMENTS ET TECHNIQUES DE LA RECHERCHE

Ce sont les outils intellectuels du sociologue qui lui permettront de voir au delà des apparences, de découvrir la réalité cachée (Ex. du soleil).

Pour une recherche, le sociologue devra tout d'abord délimiter son champ d'application, et se fixer un objet d'étude précis puis il collectera des "matériaux" par différentes techniques: étude de documents, sondages d'opinions etc.. Mais comment pourra-t-il passer de la "diversité apparemment incohérente" à un "ordre intelligible" ? En utilisant des instruments qui lui permettront une observation et une analyse correctes et approfondies.

I. LES INSTRUMENTS D'OBSERVATION ET D'ANALYSE

Ceux-ci sont au nombre de quatre:

1/ la typologie ou classement par type

Le sociologue va classer ses matériaux à l'intérieur d'un petit nombre de types. Ceux-ci sont définis à partir de certaines caractéristiques simples et objectives (cf. les critères de classification). Cela permet d'établir des typologies: typologie des régimes politiques, des sociétés, des attitudes etc..

Ces grands classements par type peuvent être affinés par l'intervention de différentes variables (âge, sexe...).

Cette classification ne sera scientifique que si elle se fait par l'intermédiaire d'autres instruments intellectuels, les concepts.

2/ Les concepts

Ceux-ci servent à définir les types de classements, mais également ils sont nécessaire à toute théorie, tout raisonnement, toute hypothèse. Ils sont une "représentation mentale, générale et abstraite des objets étudiés". Ils permettent d'organiser la réalité par delà les formes concrètes multiples que ces phénomènes peuvent revêtir".

Ex. en sciences naturelles: le concept de fleur; c'est une représentation que nous avons dans l'esprit et qui revêt dans la réalité concrète de multiples formes (oeillet, rose etc..)

Ex. en sociologie: le concept de catégorie sociale qui revêt de multiples formes concrètes, la catégorie des jeunes, des femmes, des travailleurs manuels, intellectuels, les retraités etc.

Ou le concept de monarchie: ce concept définit dans la typologie des régimes politiques un certain type de gouvernement qui a des caractéristiques propres (un seul chef qui généralement détient son pouvoir héréditairement) qui font que ce n'est un régime ni démocratique, ni aristocratique.. Mais ce type de régime, la monarchie, revêt diverses formes concrètes: la monarchie anglaise du 17^e s., du 20^e s., la monarchie marocaine etc..

Ainsi on peut dire que le concept "abstrait une qualité commune de différences particulières": on isole une caractéristique, puis en considérant tous ceux qui possèdent cette caractéristique, on peut découvrir des rapports, l'enchaînement des causes et des effets et ceux à venir.

Les concepts, utilisés pour analyser toutes sortes de mécanismes sociaux, doivent être clairement définis; on dit alors qu'ils sont opératoires ou opérationnels.

Certains concepts tirés du langage courant sont ambigus, ainsi le terme communauté ou même aliénation; cependant clairement définis et précisés, ils pourront être utilisés.

3/ L'hypothèse

à la question

C'est la proposition de réponse/que l'on se pose au sujet de l'objet de la recherche. Il faut donc bien poser la question!

Ces hypothèses sont diverses et sont formulées aux différents moments de la recherche.

- Au départ, on a au moins des hypothèses de bon sens; ce sont celles que le sociologue se donne au début de sa recherche sur la signification de tel phénomène.

- Puis les hypothèses visant les relations entre différentes

variables (sexe, âge, profession etc..)

- Enfin les hypothèses visent le lien de causalité entre des phénomènes différents ou la relation fonctionnelle entre eux (cf ex. ci-dessus entre industrialisation et mariage d'amour).

Les hypothèses doivent être vérifiables par des enquêtes (vérification empirique) ou par la démonstration logique (vérification rationnelle).

C'est la recherche qui vérifiera ou infirmera l'hypothèse. La méthode comparative et la méthode historique permettent de procéder à des expérimentations indirectes par comparaison dans l'espace ou dans le temps (ex. des études sur l'émigration).

La comparaison fait progresser la connaissance à partir de ce que l'on sait déjà; dans la vie courante elle est utilisée très banalement (comparaisons de comportements, de coutumes, de méthodes d'éducation ou d'enseignement, de recettes de cuisine, etc..) Elle fait mieux comprendre l'inconnu à partir du connu: elle révèle des analogies et fait surgir, par différence, les véritables singularités. Mais, et DURKHEIM là encore nous met en garde, il ne faut comparer que des faits comparables inclus dans des sociétés de même type.

"Tout d'abord pour le sociologue comme pour l'historien, les faits sociaux sont fonction du système social dont ils font partie; on ne peut donc les comprendre quand on les en détache. C'est pourquoi deux faits, qui ressortissent à deux sociétés différentes, ne peuvent pas être comparés avec fruit par cela seul qu'ils paraissent se ressembler; mais il faut de plus que ces sociétés elles-mêmes se ressemblent, c'est à dire ne soient que des variétés d'une même espèce. La méthode comparative serait impossible s'il n'existait pas de types sociaux, et elle ne peut être utilement appliquée qu'à l'intérieur d'un même type. Que d'erreurs n'a-t-on pas commises pour avoir méconnu ce précepte! C'est ainsi qu'on a indûment rapproché des faits qui, en dépit de ressemblances extérieures, n'avaient ni le même sens ni la même portée; la démocratie primitive et celle d'aujourd'hui, le collectivisme des sociétés inférieures et les tendances socialistes actuelles, la monogamie qui est fréquente dans les tribus australiennes et celle que sanctionnent nos codes, etc. "

4/ La théorie

La théorie est un ensemble de connaissances organisées

ou plus précisément "un système hiérarchisé de concepts définis les uns par rapport aux autres" (ex. les théories sociologiques étudiées dans la première partie de ce cours).

La théorie est au point d'arrivée d'une recherche, c'est l'explication à laquelle le chercheur parvient.

La théorie va être aussi à l'origine de nouvelles recherches puisque le sociologue va en déduire des hypothèses qu'il va expérimenter sur de nouveaux segments de la société (Ibn Kh. appliquant sa théorie à de nouvelles dynasties maghrébines.. Ou actuellement quantité de problèmes analysés en termes de lutte des classes..) Si donc la théorie s'est avérée exacte, il est possible de prévoir..

Souvent le chercheur parvient à un modèle qui est un schéma explicatif; celui-ci est souvent la figuration d'une théorie ou d'une partie de la théorie. Ainsi le modèle de fonctionnement d'un système politique (EASTON). Le modèle peut-être utilisé pour analyser de nouveaux faits sociaux.

En conclusion cette proposition de MENDRAS:
"Les faits sociaux deviennent objets de recherche seulement lorsqu'ils sont analysés en termes sociologiques".

II. LES TECHNIQUES D'OBSERVATION ET DE RECHERCHE

Ces techniques sont utilisées par le sociologue pour la collecte des données, c.a.d. pour rassembler les matériaux qu'il analysera. Elles sont particulières à l'étude des faits sociaux et permettent une observation plus systématique et objective.

1/ Observation de documents: analyse du contenu

Le document signifie tout objet matériel qui porte la trace des phénomènes sociaux, de l'activité des hommes en société.

- documents écrits: trouvés ou suscités (enquêtes), ou officiels,

publics ou privés.

- documents non écrits: soit moyens d'expression tels discours, radio, cinéma, théâtre, musique etc .. ; soit objets portant la marque de la vie sociale ou ayant une signification symbolique tels habitat, mobilier, mode..

Comment analyser ces documents, notamment les documents écrits ou enregistrés ? l'analyse sociologique s'intéresse aux documents qui expriment une communication entre les individus, elle fera une analyse objective et systématique du contenu de ces documents selon le "content analysis" développé aux USA pendant la seconde guerre mondiale à l'occasion d'études sur la propagande. D'après H. LASSWELL, on cherche à répondre à 5 questions: Qui parle ? Pour dire quoi ? Par quels moyens ? A qui ? Avec quel effet ? - Pour analyser le document on décompose son contenu en éléments simples (mots, thèmes) qui seront classés et dont on mesurera si possible la fréquence et l'importance relative . Ce classement se fait selon des catégories de matières (par ex. tel évènement politique à travers la Presse) ou d'opinion. Deux observateurs du même texte doivent pouvoir classer les éléments dans les mêmes catégories; or il est parfois difficile d'apprécier par ex. si les informations d'un journal sont favorables, défavorables ou neutres par rapport à tel problème ou tel Etat étranger. La fréquence des éléments (classés en catégories) est mesurée selon des unités de quantification; ainsi on compte le nombre de fois où ces éléments apparaissent, ou bien on mesure le temps qui est consacré à chacun d'eux par un orateur ou encore la longueur qui y est consacrée sur une surface imprimée (cm² de surface imprimée, mètres de pellicule de film..)

On peut également rechercher les associations de thèmes, les rapports entre les unités du discours qui peuvent être des rapports de complémentarité ou d'opposition..c'est là des tentatives d'analyse structurale.

Les analyses du contenu sont très utiles en sociologie

politique pour connaître l'idéologie d'un parti politique ou l'idéologie officielle du pouvoir politique par analyse des discours ou textes officiels (Constitution, chartes..)

2/ Observation des individus ou des groupes: enquêtes

L'enquête est une recherche qui met le chercheur en relation avec des individus ou des groupes.

Etapes d'une enquête:

- Définition de l'objet de la recherche et des concepts fondamentaux utilisés.
- Etude du cadre de la recherche: par ex. milieu géographique et économique, étude de la population ou encore historique de la question. En Algérie, on se référera le plus souvent aux résultats des recensements de 1966 et 1977 et aux études statistiques des Ministères.
- collecte des données proprement dite: il faut remarquer que l'observation n'est pas directe pour deux raisons; concernant des groupes sociaux ou des catégories trop vastes, l'observation directe est impossible, on observera seulement certains individus ou groupes. De plus on n'observe pas le fait social directement "en train de se faire", mais on l'observe par le biais de questions posées dont on interprétera les réponses. L'enquête cherche à déceler des variables (soit de fait, ex. âge et vote; soit des opinions et des attitudes) - objectif qualitatif - et de plus souvent à relever la fréquence d'apparition de ces variables ou à mesurer les attitudes - objectif quantitatif -

L'enquête quantitative est forcément toujours précédée d'une pré-enquête qualitative (il faut savoir quoi mesurer ou dénombrer).

- Exploitation des résultats.

Ces deux dernières étapes vont être étudiées de façon plus détaillée dans les deux paragr. suivants consacrés aux techniques d'enquête et à son dépouillement.

3/ Les techniques d'enquête

Elles sont utilisées pour la collecte des données.

a) les entretiens

Ils sont soit individuels, soit collectifs (débats suscités à l'occasion de causeries ou d'informations).

Dans les entretiens libres (non-directifs), une fois le problème posé, on laisse parler l'interlocuteur en l'interrogeant le moins possible.

Dans les entretiens orientés (directifs), au contraire, on pose directement des questions précises, demandant par exemple des éclaircissements sur tel problème de la compétence de l'interlocuteur; c'est souvent ce type d'entretien que l'on aura avec les responsables ou personnalités diverses, ou ceux que l'on va trouver en raison de leur compétence.

Les débats, le plus souvent, sont suscités à l'occasion de causeries ou d'informations.

Les entretiens ou débats peuvent être utilisés pour une enquête qualitative, alors que l'enquête quantitative prendra la forme, le plus souvent, d'une enquête par sondage qui sera généralement un sondage d'opinion.

b) le sondage

Lorsque la population à étudier est peu nombreuse, il est relativement aisé d'interroger chacun; mais si elle est trop nombreuse, il faudra choisir un échantillon, c.a.d. un petit nombre jugé représentatif de l'ensemble. Pour cela il y a deux méthodes principales :

- le choix raisonné ou méthode des quotas: les caractéristiques de l'ensemble devant se retrouver selon les mêmes proportions afin d'obtenir un modèle réduit, il faut des statistiques nombreuses et bien faites pour connaître ces caractéristiques (ex: 80% sexe masc. 20% féminin; 70% mariés, 30% célibataires, etc..) et s'efforcer de les retrouver exactement dans l'échantillon. Méthode assez compliquée, de plus il faut être assuré de n'oublier aucune variable essentielle.

- le choix au hasard ou sondage aléatoire ou probabiliste:
il repose sur le respect des lois de probabilité auxquelles obéit le hasard; la plus connue est la loi des grands nombres (1000 boules blanches et rouges en proportion $2/3$, $1/3$ sont déposées dans une urne; si, après les avoir bien mélangées, on en retire au hasard 100, on retrouvera dans cet échantillon la même proportion que dans l'ensemble soit $2/3$ de boules blanches, à une ou deux unités près). Pour obtenir un échantillon de population représentatif de l'ensemble, il faudra donc respecter le hasard au maximum afin que ces lois de probabilité puissent jouer totalement, ce qui assure que les caractéristiques de l'ensemble se retrouveront dans l'échantillon; il n'y a pas à craindre l'oubli de certaines variables. On interrogera donc "au hasard" en retenant un nom sur 10 sur une liste, en entrant dans une maison sur 5 ou sur 10 dans une rue etc..

- Le sondage stratifié: méthode souvent employée qui combine les deux précédentes. On découpe la population en catégories et à l'intérieur de chacune on pratiquera le choix au hasard.

L'échantillon est valide lorsqu'il permet d'extrapoler à l'ensemble les résultats trouvés par l'enquête. Ce sera le cas si aucun quota n'a été oublié ou si l'enquêteur s'est bien efforcé de "reproduire le hasard" et si l'échantillon est suffisamment important. Le niveau de probabilité est généralement de 95%.

Comment interroger la population ou l'échantillon de population retenue ? généralement grâce à un questionnaire. Celui-ci peut être envoyé par la poste (enquêtes provenant de maisons d'édition, par ex.), ou posé par téléphone..ou, le plus souvent par interview; dans ce cas, l'enquêteur note les réponses de l'enquêté devant lui. Cas particulier: le panel-interview ou interviews répétés sur les mêmes enquêtés et avec le même questionnaire (pour mesurer l'évolution de l'opinion ou analyser les facteurs de changement).

Elaboration du questionnaire: il doit être élaboré soigneusement si l'on veut obtenir les réponses susceptibles d'éclairer l'objet de la recherche.

- Le contenu des questions pourra concerner des questions de fait: âge, logement.. ou des questions d'opinion c.a.d. le jugement personnel de l'enquêté ou les raisons qu'il donne de ses actes. Ces questions pourront être directes ou indirectes (par ex. questions sur le train de vie remplaçant une question sur le niveau des revenus).
- La forme des questions pourra varier selon le problème abordé. Questions fermées (oui, non, ne sais pas) qui sont simples et précises; questions préformées qui offrent un éventail de réponses possibles; questions ouvertes qui laissent le libre choix de sa réponse à l'enquêté (que pensez-vous de .. ?)
- Rédaction et ordre des questions: celles-ci doivent employer le langage des personnes interrogées et avoir la même signification pour tous (s'assurer si nécessaire, de la compréhension d'un terme); de plus elles ne doivent pas comporter d'appréciation (ex: approuvez-vous l'attitude "patriotique" de X ?) Bref, clarté et neutralité doivent être les qualités des questions. L'ordre des questions joue aussi un rôle ainsi les questions difficiles ou délicates seront mises au milieu ou vers la fin, on pourra alterner les questions ouvertes et fermées, prévoir des questions qui se recourent..

Application du questionnaire: il s'agit de la façon dont les enquêteurs vont poser le questionnaire aux enquêtés. Tout d'abord, ils doivent être convaincus de l'utilité de leur travail, puis leur attitude doit être à la fois discrète et compréhensive, s'ils se gardent de heurter de front par contre ils témoignent d'un véritable intérêt envers les enquêtés et d'un désir réel de les comprendre.

Aussi il ne sera pas étonnant de constater lors d'enquêtes approfondies un résultat non recherché de l'enquête, une interaction enquêtés/enquêteurs, chacun se trouvant modifié par les

dialogues qui se sont noués.

4/ Dépouillement de l'enquête et exploitation des résultats

Le premier travail sera la comptabilisation des réponses après codification des réponses aux questions ouvertes (par ex. les réponses à une question sur le travail professionnel désiré pourrait être classées par grands secteurs: enseignement, agriculture, administration etc.. Coder c'est affecter à chaque réponse la catégorie dont elle relève). Puis on pourra calculer les pourcentages (tel pourcentage d'enquêtés a répondu "oui" à telle question..). Si l'échantillon était important, une exploitation mécanographique par mise sur cartes perforées s'avèrerait nécessaire. Alors commence pour le sociologue la recherche des corrélations, des liaisons fonctionnelles. C'est la phase d'interprétation des résultats de l'enquête au cours de laquelle il cherche les explications des phénomènes observés et reconstruit l'ensemble. Il sera alors à même de tirer les conclusions de l'enquête. La présentation des résultats se fait souvent sous forme de tableaux, graphiques, ou diagrammes qui permettent la saisie d'un seul regard de phénomènes longs à commenter ou facilitent certains rapprochements.

CONCLUSION

de la deuxième partie

I. La sociologie doit non seulement suivre une méthode rigoureuse, mais être efficace.

A défaut d'une méthode rigoureuse, on aboutira à des propos purement idéologiques, à une spéculation philosophique ou encore à une description des faits que n'importe qui pourrait faire; alors que si l'approche est vraiment scientifique, le sociologue parvient à une véritable connaissance, à une explication du phénomène étudié ou même à une théorie permettant d'avoir prise sur le réel (ce réel qu'il a pu atteindre et qui est toujours au-delà des apparences) c.a.d. permettant

de le modifier, de le transformer. On comprend alors comment on a pu affirmer au Colloque international d'Alger sur les Sciences Sociales que le critère de l'étude scientifique était l'efficacité: "Par "sciences" on entend non seulement certaines méthodes rigoureuses d'approche des phénomènes, mais également l'efficacité de la connaissance à laquelle on a abouti par l'utilisation de ces phénomènes.

Les sciences sociales disposent actuellement de moyens conceptuels leur permettant de justifier leur existence comme outils du développement économique, et de la création d'une société harmonieuse. Une telle orientation peut apparaître trop utilitaire: en fait elle est la seule qui garantisse aux sciences sociales d'être considérées réellement comme des sciences, et non comme de simples recueils de considérations plus ou moins philosophiques et banales sur la société actuelle. " (Colloque.. Rev. Alg. n° 3 1971, p.847)

II. La recherche scientifique doit être "intentionnalisée"

Le chercheur n'est jamais totalement neutre; pris dans un milieu donné, dans certains rapports sociaux, il est toujours plus ou moins engagé ne serait-ce qu'implicitement, même s'il ne veut pas l'avouer. Aussi il est préférable qu'il précise clairement l'intention de sa recherche qui ne peut avoir en vue dans les nouveaux Etats nationaux que le développement et l'harmonie de la société à venir:

"Ce dont nous parlons c'est de la science intentionnalisée, qui se réclame de l'héritage de tout l'acquis de la méthodologie scientifique mais l'applique à partir d'un engagement préalable vis à vis des problèmes du développement autonome de la société nationale. Au scientifique qui se dit neutre et prétend n'avoir, d'engagement qu'avec le développement de la science, il faut substituer le scientifique lucidement engagé dans la problématique de sa société et, par là même, dans le développement humain, donc par rapport à la science qu'il enrichit et signifie. En vérité, tout scientifique est engagé, qu'il le veuille ou non, qu'il l'avoue ou non. Cette opposition en cache une autre plus profonde: d'un côté un engagement explicite parce qu'il est capable d'exprimer sa loyauté et de l'autre un engagement implicite parce qu'il est incapable d'avouer la sienne. (Colloque.. op. cit. p.853)

TROISIEME PARTIE

ORIENTATIONS ACTUELLES DE LA SOCIOLOGIE

Sous ce titre un peu ambitieux, il s'agit de préciser quelques concepts, fondamentaux en sociologie, et choisis en raison de l'intérêt qu'ils présentent pour le juriste ou pour une société en développement. Nous envisagerons les concepts ayant trait à trois domaines: les individus et la société (chap. I), la structuration de la société (chap. II) et l'évolution de la société (chap. III).

CHAPITRE I

LES INDIVIDUS ET LA SOCIÉTÉ

Dans la première partie du cours, nous avons noté comme faits sociaux les comportements ou façons d'agir et vu qu'ils se conformaient à certaines prescriptions variables selon les sociétés. Ce sont ces questions qu'il s'agit d'approfondir.

LA SOCIALISATION

1/ La personnalité

Il est peut-être bon de rappeler que la personnalité se forme à partir de trois données:

- la donnée biologique qui résulte de l'hérédité et dont on tiendra certaines prédispositions, une bonne ou mauvaise santé etc..
- l'apprentissage social qui consiste en règles de conduite transmises par la société à travers différentes institutions (famille, école..); l'enfant est réprimandé s'il ne s'y conforme pas .
- l'histoire personnelle de l'individu qui résulte des événements qui se passent dans sa vie (maladies, études..) et

aussi des relations particulières qu'il a avec telle ou telle personne.

Ces trois éléments combinés font de la personne un être unique mais à certains égards elle est aussi un exemplaire d'un certain type social.

2/ Le "donné social"

Un problème philosophique se pose: qu'y a-t-il d'inné chez un individu et qu'acquiert-il au cours de son éducation ? Le sociologue ne cherchera pas à résoudre ce problème philosophique, ce qui l'intéresse, c'est de comprendre les mécanismes par lesquels l'individu reçoit de la société des éléments de sa personnalité. C'est ce qu'on appelle la socialisation, ou moyens par lesquels la société instruit l'individu des prescriptions admises et l'aide à les intérioriser.

- Pour les nouvelles générations, donc les enfants, cela se fait par les parents, les éducateurs, les mass-média.. donc tout le milieu socio-culturel qui intervient d'une façon ou d'une autre selon l'étape du développement de l'enfant. Peu à peu celui-ci apprend les règles de vie en société et comment s'y adapter.

- Pour les adultes, il existe aussi de plus en plus une socialisation qui les concerne; c'est ce qu'on appelle le recyclage ou la formation permanente. Les techniques se transformant, les connaissances évoluant, chacun se trouve contraint tout au long de sa vie de compléter ou d'ajuster sa formation. A remarquer que cette socialisation est volontaire (et non nécessaire comme pour l'enfant); elle est vite intériorisée puisque c'est le choix de celui qui l'entreprend; elle se fait par des moyens plus élaborés que pour l'enfant (ne serait-ce que le langage !). Ce type de socialisation a lieu lors de l'entrée dans un nouveau groupe par exemple un changement d'entreprise ou de secteur professionnel.. Dans la culture moderne, il y a nécessité de formation permanente.

Par la socialisation, se fait l'adaptation

sociale de l'enfant et plus tard de l'adulte qui devra s'adapter aux changements de la société ou à ses changements personnels de position dans la société.

C'est par la socialisation que la société se reproduit telle qu'elle est. Les principaux mécanismes de reproduction sociale sont l'institution familiale, le système scolaire, les systèmes culturel, idéologique, juridique. Ceux-ci, par leurs traditions, coutumes, ou par des représentations collectives, mythes, croyances communes, courants d'opinion, fournissent les "cadres sociaux préétablis" qui vont encadrer la vie sociale de l'individu. A titre d'exemple, N'fissa ZERDOUMI, dans son livre "Enfants d'hier", montre très bien comment l'enfant dans la société traditionnelle algérienne apprend par l'intermédiaire de la famille le comportement qu'il doit avoir; les règles de conduite sont très différentes selon qu'il est de sexe masculin ou de sexe féminin. Cet ouvrage est une étude sur la personnalité de base de l'enfant algérien; on entend par là un schéma de la personnalité moyenne ou base sociale de la personnalité.

Le sociologue, en effet, veut étudier ce qui est "social" chez les individus; dans quelle mesure les membres d'un même groupe ont en commun des traits de personnalité qui leur sont transmis par leur société ou leur collectivité; cela est vrai des membres d'une même nation, ou d'une même famille, mais aussi des membres d'une bande de jeunes de tel quartier.. C'est dire l'importance des "conditionnements" reçus de l'environnement social où l'on se trouve. Il est nécessaire de tenir compte de ses propres conditionnements afin de savoir au besoin les surmonter (on peut appartenir à un certain milieu social et adopter cependant un comportement étranger à ce milieu..)

Conclusion:

La personnalité des individus est pour une part le produit de la civilisation et des institutions de la société globale à laquelle ils appartiennent.. Ils reçoivent dès leur

naissance un "donné social" qui leur est transmis par différents mécanismes de socialisation. C'est ainsi que la société se reproduit (phénomène de reproduction sociale).

II. LA CONFORMITE SOCIALE

La conformité sociale est le fait de se conformer à ces "cadres sociaux préétablis", ces habitudes collectives ou institutions. Une institution est un "ensemble de normes qui s'appliquent dans un système social et qui définissent ce qui est légitime dans ce système et ce qui ne l'est pas." En ce sens, la famille, l'école, l'Université sont des institutions ou ensemble de normes qui règlent les rapports entre leurs membres. (A remarquer que ce terme institution s'emploie aussi pour désigner le système social lui-même auquel s'applique ces normes ce qui peut être source de confusion).

Il faut donc définir ce que sont les normes et les valeurs auxquelles elles se réfèrent ainsi que les symboles, rites, statuts et rôles qui en découlent.

1/ Normes et valeurs

Les normes définissent le comportement approprié, la conduite requise aux différents niveaux. En effet, il y a différents degrés de normes selon l'importance sociale donnée aux comportements :

- les usages, "telle façon de faire.."
- les coutumes, "on a coutume d'agir ainsi.."
- les moeurs, "tel comportement est entré dans les moeurs.."

Ces trois séries de normes définissent des comportements du plus faible en importance au plus important. La sanction pour qui y contredit ira de la simple réprobation - haussement d'épaule ou remarque- s'il s'agit d'un usage, à une véritable sanction sociale ou morale qui s'exprime souvent par le "qu'en dira-t-on ?" ou même la mise à l'écart.

(Dans le cas d'une norme juridique, la sanction est prévue dans le texte même que ce soit une loi ou un règlement d'associa-

tion par exemple.)

Les normes impliquent l'existence de principes plus généraux dont elles découlent; ce sont les valeurs. Elles sont définies comme des "conceptions implicites ou explicites du désirable". Il y a un caractère subjectif dans les valeurs, c'est un idéal que l'on vise - pour lequel il vaut la peine de vivre et éventuellement de mourir - tel la liberté, la fraternité, le respect de la vie, le Beau etc.. (cf DURKHEIM: "Une société ne peut se constituer sans créer de l'idéal") Ces valeurs sont propres à un individu ou à un groupe ou à une nation.. Elles définissent les fins de l'action et elles s'imposent comme une évidence; cet idéal oriente les pensées et les actes, on y adhère autant par sentiment que par raison. Les valeurs constituent une sorte de système doctrinal qui infléchit les rapports sociaux dans une direction donnée; à l'inverse on peut dire aussi qu'elles sont l'expression d'un certain type de rapports sociaux. D'ailleurs les valeurs varient avec les civilisations (valeurs arabo-islamiques, valeurs chrétiennes, valeurs "occidentales" etc..) avec les catégories sociales (valeurs du monde rural..) avec le temps aussi. (ex. des Américains du Texas et des Mexicains de l'Arizona) Mais toute collectivité a tendance à penser que ses valeurs sont les meilleures et à vouloir les imposer aux autres : la Révolution que l'on exporte (déjà les soldats de l'An II !), le rôle historique de la classe ouvrière ou l'"american way of life".. Elle a tendance à penser aussi qu'elles sont éternelles sans s'interroger sur leur relativité historique et sociale; et pourtant les valeurs changent ou l'on met l'accent sur tel aspect du système doctrinal plutôt que sur tel autre qui jusque là avait paru plus fondamental. A notre époque on assiste à une évolution accélérée des valeurs due au brassage des cultures. Le progrès des moyens de communication, le développement des mass-média permettent la connaissance réciproque des différents

systemes de valeurs et entraînent des modifications dans les valeurs admises ici ou là. L'évolution socio-économique, en bouleversant les structures traditionnelles, contribue à transformer les valeurs traditionnelles qui y étaient attachées; ainsi les valeurs paysannes d'attachement à la terre, à son indépendance économique, à l'épargne doivent se transformer en sens de la solidarité, de l'initiative, en goût des techniques nouvelles (cf discours du chef de l'Etat en 1975 sur la nécessité de "se débarrasser des mentalités de gourbi").

Où trouver les valeurs dans telle société donnée ? Tout d'abord dans les textes religieux ou juridiques qui sont des expressions culturelles de la réalité sociale; puis dans les mœurs, coutumes et usages, parfois même dans le langage courant; en effet, ces normes de comportement incarnant les valeurs les expriment. Ex: de la valeur "respect de la vie humaine" découlent un certain nombre de normes telles que le châ-timent de l'assassin, le refus des tortures, le rejet de l'avortement etc..

Sur le plan personnel, l'acceptation des valeurs du groupe permet de mieux comprendre et appliquer les normes de comportement; cependant, si la société globale assume le système de valeurs dans son intégralité, les groupes et les individus mettent l'accent sur l'une ou l'autre valeur, ce qui peut provoquer des tensions ou des conflits de valeurs . Ex. pendant la guerre de Libération en Algérie, ou cas des objecteurs de conscience ou encore des exilés politiques.. (cf l'ex. célèbre d'Antigone qui, au nom du devoir familial s'oppose à la loi de sa société). L'individu risque d'être rejeté par sa société ou au contraire il l'entraîne (au moins son entourage) dans une évolution des valeurs.

2/ Rites et symboles

Les valeurs étant des idéaux, des abstractions, pour y adhérer l'individu a besoin d'une manifestation concrète: un symbole ou un comportement rituel qui marque son attachement aux valeurs.

Les symboles expriment les règles sur lesquelles la vie sociale est fondée (normes et valeurs). Ils rendent sensible et compréhensible ce qui est abstrait; ainsi ils indiquent l'appartenance à un groupe (drapeaux, uniformes, insignes, tatouages..) ou les distinctions de rangs (galons ou étoiles dans l'armée, symboles hiérarchiques). Ils permettent la communication à l'intérieur du groupe où l'on s'est mis d'accord sur leur signification; ex. de symboles modernes: le Code de la Route avec ses feux rouges, verts, les passages pour piétons etc..ou encore les associations d'entr'aide Croissant rouge, Croix-Rouge.. On a pu définir l'homme comme un animal symbolique parce qu'il est le seul à avoir développé cette aptitude à produire et utiliser une grande variété de symboles. Les symboles jouent aussi leur rôle dans les rites sociaux.

Les rites sont les comportements codifiés et imposés par le groupe social en certaines occasions solennelles qu'il s'agisse du code de savoir-vivre (repas de famille, visites, invitations..) ou du cérémonial qui accompagne les moments importants de la vie (rites de passage): naissance, adolescence, mariage, mort. Les rites sont liés à la fois à l'univers religieux et à la représentation de la société; ils manifestent les croyances et le consensus social (pour ce dernier point cf les rites qui accompagnent ces espèces de grandes fêtes collectives que sont devenus les modernes matchs de football..)

Dans l'univers politique, on trouve quantité de rites et symboles au cours de cérémonies diverses. Il faut dire que les rites manifestent les institutions mais aussi les renforcent; par ex. le cérémonial militaire autour du chef de l'Etat exprime la puissance de l'Etat, le cérémonial du mariage est plein de symboles exprimant sa signification..

Le refus de se plier au rite peut être très grave car il met en cause ce qui était accepté tacitement, donc par la quasi-totalité du groupe; ce refus ébranle les normes et valeurs donc tout l'édifice social et son système de régulation, qui est d'ailleurs un instrument du pouvoir politique.

3/ Statuts et rôles

Ces deux concepts relèvent aussi bien de la psychologie sociale que de la sociologie. Le statut, d'après J. STOLTZEL est "l'ensemble de comportements à quoi l'individu peut s'attendre légitimement de la part des autres"; et le rôle inversement, est "l'ensemble des comportements à quoi les autres peuvent s'attendre légitimement de sa part". Ces deux notions sont complémentaires; c'est la place occupée par un individu dans le groupe social qui détermine son statut et son rôle.

Ex. le statut d'étudiant: celui-ci peut s'attendre à ce que des cours lui soient dispensés, à trouver des livres à sa disposition à la Bibliothèque, des repas au restaurant Universitaire etc.. ; son rôle: les autres attendent de lui qu'il assiste aux cours, fournisse un certain travail personnel, présente ses tickets de repas lorsqu'il veut manger au restaurant universitaire. Si la place de l'individu change, par ex. s'il devient enseignant, son statut va changer et son rôle également.

On peut donc dire que le terme "statut" désigne la position sociale au sein de la structure sociale; et que le terme "rôle" signifie un modèle organisé de conduites relatif à un certain statut de l'individu dans le groupe. (notion de champ de rôles)

Les statuts particuliers sont la "situation sociale que l'individu occupe au sein de chacun des groupes structurés dont il est membre" (ex: dans la famille statut de père ou mère de famille, statut de fils.. dans une entreprise, statut de chef d'atelier etc..). L'ensemble des statuts particuliers d'un individu est son statut global ; celui-ci détermine des rôles c.a.d. les actions que chaque membre doit accomplir pour participer aux fonctions sociales . Par ex. un médecin a un statut élevé dans la société, selon la façon dont il remplit son rôle son prestige social augmentera ou diminuera. Cette appréciation des statuts et des rôles est variable de pays à pays comme le sont les statuts et les rôles eux-mêmes

(cf LINTON).

Le rôle comporte certains droits, certains devoirs dépendant du statut, certaines attitudes ou même certains traits de caractère. Ex. dans les manuels de l'IPN, la distribution des rôles au sein de la famille est très typée, caractérisée.

Conclusion:

Le fait pour les individus de se conformer à ces modèles sociaux de comportement constitue la conformité sociale. Celle-ci est facteur de compréhension entre les membres d'un groupe ou d'une société, elle assure une certaine sécurité des relations. De plus elle représente pour l'individu une facilité: il n'a pas à créer de toutes pièces ses propres manières d'agir en chacune des circonstances de la vie en société; il est bien pratique de savoir d'avance comment se comporter à l'occasion d'un mariage, de telle cérémonie ou telle visite à faire.. Donc le fait de se soumettre à des modèles de comportement pré-établis représente quelque chose de positif pour l'ensemble des individus; cela leur permet de consacrer leur énergie à ce qui en vaut véritablement la peine.

Du point de vue de la société, les moyens par lesquels elle fait respecter ces modèles de comportement ou "institutions" constituent la régulation sociale; la majorité des agents sociaux se conforment alors aux normes de leur société. Lorsqu'elles sont intériorisées, la contrainte est devenue interne et prend la forme d'une obligation morale; elles ne le sont d'ailleurs jamais totalement et il y a une marge de tolérance qui est laissée. Mais lorsque les normes ne coïncident plus avec les désirs ou les intérêts des agents sociaux, elles apparaissent contraignantes, les institutions sont ressenties comme inadaptées, oppressives et on aura des phénomènes de non-conformité sociale.

III. NON-CONFORMITE SOCIALE

Les phénomènes de non-conformité sociale peuvent résulter du comportement de certains individus - déviance - ou d'un dérèglement de la société dans son ensemble - anomie -.

1/ Déviance

Parfois, le statut reconnu par la société ne correspond pas au rôle; ainsi le statut de paysan a tendance à être dévalorisé un peu partout, alors que son rôle est très important pour la survie de tous: il produit les ressources alimentaires. Il en était de même concernant le statut de l'ouvrier au XIX^e s., le statut du colonisé etc..

Lorsqu'il en est ainsi, les normes ou règles du comportement apparaissent à certains individus comme n'étant plus équitables; il peut alors y avoir phénomène de déviance (du comportement normal), c.a.d. que ces individus remplissent leur rôle en déviant de la conduite habituelle.

Cette non-conformité du comportement engendre une inquiétude; le déviant gêne, on ne comprend pas le sens de sa conduite non conforme à ce qu'on attendait, on ne sait comment l'interpréter, parfois il suscite même de l'hostilité.

Le déviant positif sera un héros ou un saint.. plus tard un "modèle culturel". Le déviant négatif peut être victime de frustrations ou de certains handicaps.

Il y a plusieurs degrés dans la déviance:

- la marginalité: le marginal est en marge du groupe (émigré dans un pays étranger..)
- le ritualisme: la conformité aux normes peut se dégrader en ritualisme: on voit les normes, on oublie les valeurs (le bureaucrate zélé)
- l'évasion: les asociaux s'évadent pour échapper aux valeurs et aux normes: le chochard, les hippies, l'ermite.. ou encore celui qui se replie sur sa vie familiale et se coupe du monde. Dans les cas les plus graves, ces asociaux rejettent à la fois les valeurs de la société globale et les normes du groupe au-

quel ils appartiennent, ainsi des fous, drogués, clochards qui ont perdu le sens des besoins les plus élémentaires. Ils fuient devant la réalité...

- la rébellion: les antisociaux refusent totalement les normes et valeurs; il y a ceux qui enfreignent les règles et normes de la société et constituent une société parallèle (les gangsters et "le milieu"), ceux qui se dressent contre la société en professant des opinions subversives (les anarchistes), ceux qui veulent imposer de nouvelles normes et valeurs pour transformer la société (les révolutionnaires). Parmi ces derniers, les révolutionnaires, il y a à la fois des déviants négatifs et des déviants positifs - un trop grand conformisme peut conduire à la stagnation alors que les novateurs, les précurseurs, les groupes en avance sur les idées de leur temps et de leur entourage peuvent arriver à transformer l'ordre social de leur société (militants nationalistes refusant les normes et valeurs du colonisateur en vue d'en imposer d'autres)

2/ Anomie

Ce concept, forgé par DURKHEIM, désigne l'affaiblissement de l'ordre institutionnel dans une société, c.a.d. une situation dans laquelle les règles sociales qui guident habituellement les conduites et les aspirations des individus ont perdu leur pouvoir; elles sont devenues incertaines ou contradictoires du fait des transformations rapides de la société. Les sociétés modernes, soumises plus que d'autres aux mutations brusques (guerres, développement industriel, démographie galopante..), sont sujettes à ce type de dérèglement. Lorsque l'individu se voit privé des repères et des freins qui limitaient et orientaient ses désirs, alors apparaissent des conduites marginales, asociales, violentes parfois.. qui sont des conduites anomiques.

DURKHEIM a montré que l'anomie avait pour conséquence d'augmenter l'insatisfaction de l'individu et d'entraîner sa démoralisation: l'homme libéré des règles sociales s'abandonne au vertige de ses désirs illimités ce qui secrète l'angoisse.

L'ordre social protège donc l'homme contre les désirs insatiables de l'individualisme conduisant au désespoir. L'anomie se produit en période de crise économique ou politique ou même de boom économique: on assiste à un nombre accru de suicides par ex. alors que l'individu est plus libéré des contraintes morales.

Cette idée que la satisfaction de l'individu est liée à des cadres sociaux stables a été démontrée par d'autres études. En effet, des règles de vie sociale clairement établies permettent à l'individu d'organiser son comportement et ses désirs, "il sait où il va", il a une direction de vie.

THOMAS et ZNANIECKI, étudiant les paysans polonais transplantés aux États-Unis font le même type de remarques: très vite les paysans polonais s'aperçoivent que les valeurs admises dans leur milieu d'origine n'ont plus cours. L'individu se trouve alors entraîné dans un processus de désorganisation sociale: la famille se décompose car incapable de remplir sa fonction économique et de jouer son rôle de soutien de ses membres; les règles sociales jusque là admises ne sont plus intériorisées puisqu'elles ne sont plus valables, d'où un phénomène de démoralisation qui apparaît chez les individus. Poussant plus loin la recherche, ces deux sociologues observent que, parmi les immigrants, ceux qui s'adaptent le plus facilement à la société d'accueil étaient ceux qui manifestaient le plus haut degré de traditionalisme et d'attachement à leurs coutumes et à leur milieu d'origine. Ils étaient ainsi préservés de la démoralisation et se montraient capables d'adopter une conduite rationnelle dans la société d'accueil. Dans ce cas, la petite communauté d'origine, installée sur place, a joué le rôle de relais pour permettre aux nouveaux immigrants de s'adapter. Ils pourront alors sans dommage abandonner celles des normes traditionnelles devenues inadaptées puisqu'ils ont intériorisé les nouvelles.

Talcott PARSONS a repris ce même instrument d'analyse qu'est le concept d'anomie en l'appliquant aux sociétés modernes. Il a défini l'anomie comme le résultat d'un conflit entre

les buts présentés par la société (conquête du pouvoir, de l'argent, du prestige social) et les moyens prévus pour y accéder; d'où une disproportion entre les rêves et les moyens engendrant une frustration.

DUVIGNAUD, dans son étude sur le village du sud-tunisien Chebika, reprend ce concept d'anomie pour expliquer comment la démoralisation de l'individu est liée à la désorganisation sociale les règles apparaissant incohérentes et contradictoires.

En ALGERIE même, ce concept d'anomie peut être utilisé pour expliquer certains comportements ou du moins peut-on poser la question concernant par exemple les populations des quartiers suburbains (bidonvilles ou cités de recasement), populations désencadrées, arrachées à leur cadre villageois ou familial, ou encore certains éléments de la jeunesse qui risquent d'être plus touchés par l'incertitude des nouvelles règles de conduite; ce qui peut être le cas également pour certaines catégories de la population féminine.

En résumé cette théorie de l'anomie permet de conclure: 1. L'individu, pour éviter la démoralisation, doit être guidé dans ses aspirations et sa conduite par un ensemble de règles et pressions sociales.

2. Toute société connaissant de rapides transformations sociales risque certains problèmes d'anomie; non seulement les sociétés en développement, mais également les sociétés industrielles qui sont, elles aussi, affectées par le changement.

CHAPITRE II

LA STRUCTURATION DE LA SOCIÉTÉ

Dans ce chapitre, il s'agit d'étudier cette "totalité structurée" qu'est la société, cela de deux façons: tout d'abord, considérant la société dans son ensemble, analyser la hiérarchie existant entre catégories sociales (ou strates) (I), puis considérant les groupes sociaux, éléments de la "totalité", analyser ces collectivités structurées (II).

I. LA STRATIFICATION SOCIALE

C'est un fait social que la stratification sociale de la société c.a.d. l'établissement d'une certaine hiérarchie plus ou moins accentuée, plus ou moins visible entre différentes strates (catégories sociales déterminées précisément par les systèmes de hiérarchie dans les sociétés).

1/ Evolution du groupement tribal à l'Etat-Nation

Les premières communautés naturelles reposaient sur la parenté, ainsi dans les clans, tribus.. Dans l'organisation tribale, il y avait une hiérarchie non seulement entre les tribus selon leur force, leur prestige, mais aussi entre clans à l'intérieur d'une même tribu ou même entre lignages.

Puis sous l'influence de différents facteurs de plus grandes communautés se forment: par suite de progrès techniques et économiques, par développement de l'échange puis d'un commerce de plus en plus large des cités apparaissent, des villes-Etats ou petits royaumes puis des Etats-Nations. Mais ces communautés devenues alors trop vastes se subdivisent en nouveaux groupes, basés non plus sur la parenté mais sur le territoire: groupes régionaux, locaux (wilayate, daïrate, communes).

Les théories de la stratification sociale, en sociologie, cherchent à rendre compte de l'inégalité des conditions que l'on constate au sein de la société. Cette inégalité, cette hiérarchie ne repose pas seulement sur les aptitudes individuelles de chacun, au contraire, d'une certaine manière elle

s'impose aux individus car on se trouvera en haut ou en bas de l'échelle sociale selon sa naissance.

2/ Les castes et les ordres

Le caractère héréditaire était très marqué en ce qui concerne les castes. Ce système existait en Inde et n'a disparu que très récemment après l'acquisition de l'indépendance nationale. Il avait pour base la religion (le brahmanisme) et tout au bas de l'échelle il y avait les "intouchables" soumis à des règles très rigoureuses et à une mise à l'écart de la part des autres castes. L'appartenance à une caste se transmettait par hérédité, on n'avait aucun moyen d'entrer dans une caste supérieure (si ce n'est dans une existence future..) Dans l'Égypte ancienne, existait également un régime de castes: prêtres, guerriers, marchands, paysans; à Rome, les patriciens et les plébéiens. A remarquer l'opposition radicale avec le monde musulman (égalité fondamentale de tous dans la soumission à Dieu).

En Occident, sous la féodalité et l'Ancien Régime, la société était non pas divisée en castes mais en ordres: clergé, noblesse, Tiers-état. Ils sont également basés sur la religion et aussi sur la loi qui reconnaît certains privilèges aux ordres supérieurs. Ils sont héréditaires mais parfois il y avait possibilité d'accès du tiers-état à la noblesse.

Dans le rêve d'en finir avec les inégalités, la Révolution de 1789 a aboli tous les privilèges. Mais il a bien fallu constater que l'abrogation des ordres et corporations n'a pas rétabli l'unité de la société; quelques années plus tard, les "sociologues-socialistes" découvraient dans la société de leur temps des divisions tout aussi profondes.

3/ Les classes sociales - notion de classe sociale

Remarquons tout d'abord que maintenant les classes sociales ne sont plus un fait sanctionné par la loi mais un fait purement social. C'est le facteur économique qui a été primordial dans la constitution des classes sociales: la société indus-

truelle, où les propriétaires de moyens de production accroissaient leur richesse alors que les salariés étaient de plus en plus exploités, a accentué le clivage entre riches et pauvres, et a créé ainsi les classes sociales.

"Le concept de classe est basé sur l'idée que les différences de statut social ne dépendent pas seulement des individus, mais qu'elles s'imposent au contraire à ceux-ci d'une certaine manière. La classe ne se définit pas seulement par la richesse ou les privilèges, la pauvreté ou l'exploitation, mais par le fait que cette richesse et ces privilèges, cette pauvreté et cette exploitation sont, au moins en partie, le résultat de la naissance, et qu'ils ont ainsi un caractère héréditaire"
(Duverger)

- Les classes sociales selon MARX

(se référer supra à Première partie, chap. III, Karl MARX)

Comme les sociologues-socialistes du XIX^e s. MARX constate que la société est divisée en deux classes: celle qui détient la propriété privée des moyens de production et celle qui n'a que sa force de travail pour vivre. Pour MARX, ces deux classes sociales sont antagonistes.

"Dans la mesure où des millions de familles vivent dans des conditions d'existence qui séparent leurs modes de vie leurs intérêts et leur culture, de ceux des autres classes et les mettent en contraste hostile à l'égard de ces derniers, ils forment une classe" (Le 18 Brumaire de Louis-Napoléon..")

De ce texte il ressort qu'il y a classe sociale lorsqu'il y a objectivement identité d'intérêts, de modes de vie etc. d'où c'est la place dans le processus de production qui fonde l'appartenance de classe; de plus lorsqu'il y a prise de conscience d'hostilité à l'égard des autres classes sociales, d'où inéluctabilité de la lutte des classes.

Deux nuances sont apportées par les marxistes à cette division de la société en deux grandes classes, les exploités et les exploités:

- souvent des classes secondaires coexistent, celles entrain de disparaître (propriétaires terriens ou paysans de la société

industrielle) ou de maître (bourgeoisie sous la féodalité).

- Dans chaque classe subsiste des contradictions, il y a donc des sous-classes ou couches sociales (bourgeoisie commerciale, industrielle; ouvriers, employés..)

MARX a eu le mérite de montrer la réalité des classes sociales basées sur les rapports d'exploitation existant dans certains types de société; actuellement la lutte des classes peut revêtir des formes différentes en raison notamment de deux problèmes: - celui de la "classe dirigeante": des non-propriétaires des moyens de production peuvent former une nouvelle bourgeoisie (technocrates de haut rang, dirigeants privilégiés du régime..)

- celui des "classes moyennes" d'où la notion de bloc historique nouveau (ouvriers, intellectuels salariés, employés salariés du secteur tertiaire).

- Autres conceptions des classes soc.

A cette division sommaire bourgeoisie-prolétariat qui ne tient pas compte de tous les éléments constitutifs des classes sociales, certains sociologues substituent la division en trois classes: supérieure, moyenne, inférieure. WARNER, après une enquête dans une ville américaine divise d'ailleurs chacune de ces classes en supérieure et inférieure ce qui donne finalement six classes. Son étude est basée uniquement sur des critères objectifs tel celui de la fortune (la classe inférieure ne dispose d'aucune réserve etc..), celui de la fonction (le rôle joué dans la vie publique), celui du prestige (estime dont on est entouré), celui du niveau de vie (à rapprocher du critère du genre de vie de SCHMOLLER: "Les membres de chaque classe s'habillent d'une façon à peu près semblable, ont la même manière de se nourrir, de se tenir, observent les mêmes usages dans leurs réunions, leurs jeux, leurs fêtes, voyagent en chemin de fer dans les wagons de même classe").

De plus, à cette division "verticale" des classes sociales, certains sociologues ajoutent une division "horizontale" des classes spécialement au sein de la classe moyenne (devenue comme on l'a vu pour certains les classes moyennes) où l'on distingue les commerçants, les fonctionnaires, les

petits entrepreneurs industriels..Demeure aussi le problème de la classe paysanne qu'on ne sait trop où situer.

4/ La mobilité sociale

Quoiqu'il en soit, il n'est jamais possible de supprimer totalement les inégalités et une certaine hiérarchie des classes sociales demeure. Il s'avère donc important qu'existe de plus en plus dans les sociétés modernes le phénomène de mobilité sociale, c'est à dire la possibilité d'ascension sociale et le passage d'une classe à une autre. La politique de nivellement social de nombre de gouvernements va dans ce sens: impôts sur les gros revenus, redistribution par la sécurité sociale de certains revenus, enseignement gratuit pour tous, système de bourses.. Cependant certaines restrictions existent à la mobilité sociale car il demeure une certaine inégalité des chances du fait des moyens matériels ou des relations de ses parents dont peut disposer par exemple le fils d'un haut fonctionnaire ou d'un médecin par rapport à celui d'un ouvrier ou d'un paysan.

5/ Eléments concernant l'Algérie

Il est très difficile de repérer les classes sociales en Algérie, voire les couches sociales car il faut tenir compte de trois facteurs:

- le danger du clivage riches-pauvres: on peut remarquer que dans les pays sous-développés la structuration sociale a tendance à s'établir selon ce clivage, donc selon la fortune, une petite minorité de riches en face de la grande masse démunie;
- la fluidité sociale: c'est à dire que l'on passe très facilement d'une catégorie sociale à une autre par exemple en changeant de profession, en changeant de lieu de résidence, en accédant à un poste d'autorité dans une société nationale ou dans le Parti..
- les clivages extra-sociaux: ceux-ci demeurent importants et sont difficilement saisissables; il s'agit de liens familiaux, régionaux, de liens noués pendant la lutte de libération dans le "djebel" ou dans des camps de prisonniers, d'anciennes riva-

lités entre tendances politiques diverses d'avant la Révolution.

Analyse de la Charte d'Alger (1964):

- . les couches laborieuses (ouvriers et paysans), que le gouvernement doit défendre
- . la petite bourgeoisie agricole et commerciale, à neutraliser
- . les couches privilégiées - propriétaires des moyens de production
- bourgeoisie bureaucratique

Analyse de la Charte Nationale (1976):

La Charte remarque tout d'abord que la société algérienne se caractérise aujourd'hui par une très grande mobilité:

- . les masses populaires (travailleurs et paysans), qui voient leur rôle s'élargir
- . les couches moyennes, ouvertes à tous les courants mais favorables aux options nationales du pays
- . une tendance néo-bourgeoise (notamment parasitaire et compradore) à combattre.

A cette analyse s'en ajoute une autre concernant les forces sociales fondamentales de la Révolution: les travailleurs (manuels et intellectuels), les paysans, les djounoud, la jeunesse, et les éléments patriotiques révolutionnaires. Ces derniers, "d'origines sociales diverses, militants de la première heure" constituent le noyau dirigeant politique; ils ont évolué de l'anti-colonialisme à l'anti-impérialisme puis au socialisme. (Charte, Titre I, chap. IX, p. 35 et 36)

(A titre de comparaison, quelques éléments concernant la France, l'URSS, les USA sont intéressants)

Conclusion: passage des strates sociales aux classes sociales

Le phénomène de la stratification sociale se rencontre dans toutes les sociétés globales; dans tous les pays il y a des différences profondes de niveau de vie, marquées principalement par des différences de participation à certaines valeurs jugées essentielles: dans un pays à dominante religieuse, ce sera le fait d'appartenir à la "bonne religion",

dans bien des pays techniquement évolués, ce sera la fortune, dans un pays à dominante politique, ce sera le fait d'appartenir au "bon parti".

De plus, la stratification sociale entraîne des "idéologies" qui viennent soutenir les strates existantes ou au contraire tentent de les renverser. C'est au nom de valeurs que l'on condamne le conservatisme ou au contraire la mentalité révolutionnaire. Ces idéologies, partagées par les gens appartenant aux mêmes strates viennent augmenter la proximité sociale entre eux, et parallèlement, la distance sociale entre eux et les autres.

C'est ainsi que les strates sociales se transforment en classes sociales. Cela se fera à deux conditions principales: - qu'il y ait absence ou insuffisance de mobilité sociale

- qu'un noyau de personnes vraiment actives prennent conscience de la situation et agissent pour le compte de la strate toute entière. Ce groupe réel et structuré est conduit à s'opposer aux groupes représentatifs des autres strates, ou même parfois à la puissance publique qui représente la société globale toute entière.

On peut dire qu'il y a pas de classes sociales tant qu'il n'y a pas une ambiance de lutte de classes, et donc des groupes qui prennent en main les destinées et les intérêts des strates sociales dont ils font partie et qui, sans eux, seraient restées "massives".

. LES GROUPES SOCIAUX

1/ Définition

Les groupes sociaux sont des collectivités structurées; c'est ce qui les différencie des collectivités non structurées que sont les strates sociales (ou catégories sociales) et les agrégats.

Les agrégats sont formés d'individus réunis sur, un espace social déterminé, sans que cette réunion crée des

liens sociaux déterminés (ou résulte de liens sociaux préexistants). Ainsi en est-il d'une foule, d'une assistance à un spectacle, à une manifestation. Ces agrégats sont temporaires alors que les agrégats résidentiels (avec quasi-absence de liens sociaux collectifs) ou les agrégats fonctionnels (circonscriptions administratives) sont permanents.

Contrairement aux strates ou aux agrégats, les membres des groupes sociaux sont reliés entre eux par des rapports suffisamment définis. Certains sont organisés spontanément (les communautés), les autres le sont volontairement (les associations).

Dans la communauté, les membres de ce groupe partagent, non seulement tel intérêt commun, mais les conditions de base d'une vie commune (famille, village, Nation..).

L'association est par contre une collectivité spécialisée dans laquelle des individus s'organisent pour la réalisation d'intérêts communs (entreprises, associations diverses). Ces groupes sociaux sont extrêmement nombreux, car liés à la division du travail social; on peut les classer selon les fonctions majeures de la société (fonctions économique, éducative, politique, récréative, culturelle et religieuse)

Qu'il s'agisse d'une communauté ou d'une association les membres ont dans le groupe une situation déterminée, c'est leur statut particulier.

2/ Analyse sociologique des groupes sociaux

Les sociologues vont élaborer des "modèles théoriques" pour analyser la société c.a.d. pour découvrir les facteurs explicatifs de l'organisation sociale. Le modèle est une représentation simplifiée d'une réalité complexe; c'est un schéma qui lui servira de guide dans ses recherches.

Ce type d'analyse n'est possible que si l'on admet le principe de totalité: la société considérée comme un système dont les éléments ont entre eux des rapports d'interdépendance; c'est dire que la totalité n'est pas la simple somme de ses éléments. Il en est de même pour chacun des sous-systèmes.

A/ L'analyse structurale et l'analyse systémique

On appelle structure le type d'agencement des éléments au sein du système (ou plus simplement l'arrangement des parties dans le tout).

Le sociologue pour analyser un groupe social cherche quelle est sa structure. Celle-ci n'est pas la réalité elle-même: c'est un schéma, on a schématisé en une figure certains rapports entre les éléments d'un système (ex: l'organigramme d'un Ministère, d'une entreprise..)

Si l'on veut schématiser la structure sociale dans une société de classes, on obtiendra une sorte de pyramide. Ce schéma permet de faire des comparaisons; nous reportons mentalement ce schéma sur des réalités de même type, par ex. sur les classes sociales en RFA .. Nous constatons alors soit des identités de structures, soit des différences de structures. Ainsi, c'est par comparaisons entre les structures que nous avons classé les collectivités: les agrégats non structurés, les strates non structurées, les classes sociales faiblement structurées, les groupes sociaux qui présentent une véritable structure. De même les types de partis politiques, les types de famille sont classés par comparaison de leurs structures.. (Origine du structuralisme: la linguistique avec DE SAUSSURE et l'ethnologie avec LEVI-STRAUSS)

Ce type d'analyse permet, en outre, de mettre de l'ordre dans le déroulement de la causalité lorsque celle-ci est multiple et fait intervenir plusieurs facteurs. On ne peut saisir le déroulement de la causalité dans son ensemble sans une analyse des structures; ex.: un changement en A peut modifier B,C,D, qui, réagissant les uns sur les autres, entraînent un changement en E qui, à son tour, réagira sur A.

L'analyse systémique complète l'analyse structurale en y ajoutant l'explication du changement.

Le système est un ensemble d'éléments entre lesquels existent des relations telles que toute modification d'un élément entraîne la modification des autres éléments donc de l'ensemble. L'analyse structurale met l'accent sur le schéma d'agencement; l'analyse systémique sur les modifications possibles au sein du système.

On explique alors le changement par une rupture d'équilibre du système social par suite d'une pression venue de l'environnement et sa réaction à cette pression (autorégulation). Il y a deux sortes de changement: - changement d'équilibre par modification de certains sous-systèmes

- changement de structure

quand la pression affecte le système tout entier.

Ex. d'un régime colonial qui peut connaître un changement d'équilibre s'il cherche à se maintenir par adaptation successives sans revenir sur l'orientation générale, mais qui connaîtra un changement de structure avec la décolonisation, car l'ancienne structure sociale laissera la place à une structure toute différente, mise en place par la Nation libérée.

Ce modèle (dû à PARSONS) met l'accent sur les phénomènes dynamiques de l'organisation sociale et permet de distinguer trois types de changements sociaux: l'évolution à long terme, le changement d'équilibre et le changement de structure.

Les divers éléments du système social global peuvent être étudiés selon le modèle systémique; ainsi le système d'éducation qui comprend comme éléments (sous-systèmes) les écoles, les familles, les mass-média, les organisations religieuses; ou encore une entreprise est un élément d'un système plus vaste qu'est le secteur d'industrie dont elle fait partie, lui-même élément d'un système plus vaste, le système économique d'ensemble..

B/ L'analyse fonctionnelle

Dire que cette totalité qu'est un système social est fonctionnelle signifie qu'elle assure l'équilibre et la survie du tout. Un peu comme dans un corps humain les différents organes assurent l'harmonie de l'ensemble. Cette notion de fonction est d'ailleurs issue de la biologie (cf la sociologie organiciste de SPENCER au XIX^e s.). Chercher la fonction que remplit un phénomène social, une institution par exemple, vis-à-vis de l'ensemble de la société, c'est chercher son utilité sociale (fonction économique, fonction éducative..).

En ethnologie, MALINOWSKI allait jusqu'à affirmer que le principe de départ était que "dans tous les types de civilisation chaque coutume, chaque objet matériel, chaque idée et chaque croyance remplit une fonction vitale".

C'est là un point de vue excessif, R.K.MERTON assouplit ce fonctionnalisme. Tout d'abord il remarque qu'un élément social peut remplir des fonctions différentes ou même opposées selon la structure de la société; ex.: cas de l'Islam, ferment de révolte chez les peuples colonisés en lutte contre le colonisateur, mais facteur de cohésion dans la société devenue indépendante; on peut dire que la religion ^{est} était dysfonctionnelle pour la société coloniale mais/fonctionnelle pour la nouvelle Nation. De plus, MERTON établit une distinction entre les fonctions manifestes, conséquences évidentes, visibles pour tous d'une action sociale, et les fonctions latentes, conséquences inconscientes et cachées, des différents éléments de l'organisation sociale. (Ex. du système scolaire, de la guerre..)

Le sociologue met en rapport un élément avec un "tout" précis (une administration, la société globale..) et cherche à voir s'il est fonctionnel à son égard (ou peut être rendu plus fonctionnel), ou s'il est dysfonctionnel.

(cf. les études de Michel CROZIER sur la bureaucratie)

Une des théories dominantes actuellement en sociologie est le structuro-fonctionnalisme qui part de l'idée que toute société pour vivre et se développer doit se forger les

structures capables de remplir les fonctions essentielles. L'analyse recherchera alors si les structures implantées sont adéquates aux fonctions recherchées par le système; elle recherchera également les modifications entraînées dans les fonctions par un changement dans l'environnement, ce qui devrait se répercuter sur les structures. Ex.: un parlement dans un régime à parti unique ne remplit pas les mêmes fonctions que dans un régime de multipartisme, un parti communiste ne joue pas les mêmes fonctions dans un pays libéral et dans un pays communiste..

CHAPITRE III

L'EVOLUTION DES SOCIETES

I. COHESION SOCIALE ET DIVISION SOCIALE

1/ L'intégration sociale

Les individus composant une société globale entrent en relation les uns avec les autres et constituent alors des collectivités plus ou moins structurées. Dans cette vie de relations, ils se conforment à des normes ou modèles sociaux qu'ils contribuent à établir. Cela donne lieu aux phénomènes de pression sociale et de conformité sociale. Quand la conformité intérieure de l'individu à son entourage se réalise, on le déclare parfaitement intégré à son milieu. Dans un groupe où tous les membres sont bien intégrés, ils ne sont pas simplement juxtaposés mais solidaires les uns des autres; des liens nombreux et de toutes sortes se nouent. Toute société cherche une meilleure intégration de ses membres qui garantie ainsi la cohésion de l'ensemble. Par exemple, l'Etat cherchera une intégration toujours plus grande de la société c'est-à-dire une interdépendance plus étroite entre ses membres qui assurera la cohésion sociale.

2/ Les tensions sociales inévitables

Il semble cependant que la lutte des groupes sociaux entre eux soit inéluctable; c'est une lutte pour la domination. L'abrogation des castes puis des ordres n'avait rien résolu.. Même si les classes disparaissent selon la conception marxiste ou selon la nouvelle conception libérale de la "société d'abondance", les tensions, sources de division, seront toujours là: - tensions au niveau politique: entre gouvernants et gouvernés, entre les dirigeants (les "importants" du pouvoir politique, du pouvoir économique, du pouvoir social)

- tensions au niveau économique: concurrence entre les différents secteurs d'une économie planifiée ou entre branches d'industrie; tensions entre gestionnaires et exécutants; tensions au sein même de la classe ouvrière entre travailleurs de différentes strates;

- tensions ville-campagne: la civilisation urbaine s'oppose et souvent domine la civilisation rurale (elle arrache les paysans à leurs horizons familiers pour l'industrie); l'économie rurale s'adapte trop lentement au monde moderne;

- tensions au niveau idéologique: bien que les idéologies aient perdu de leur force, que les religions soient devenues tolérantes, cette source de tensions demeure car, sous les clivages religieux et idéologiques, ce sont des conflits de tempéraments et d'attitudes qui sont en cause

- tensions entre les sexes, les générations, les races: l'égalité entre hommes et femmes, bien que proclamée un peu partout officiellement, paraît difficile à atteindre car il faudrait des modifications de leur statut de droit, la fin des discriminations de salaires etc.. Les difficultés posées par les générations tiennent dans certains pays à la multiplication des jeunes, dans d'autres à la multiplication des vieux.. Enfin les tensions entre races tiennent avant tout à la peur de celui qui est différent.. si bien que l'on peut dire que toutes les sociétés sont atteintes par le racisme.

(cf le dicton: "Je t'ai aperçu de loin et je t'ai pris pour un monstre; en m'approchant de toi, j'ai découvert que tu étais un homme; et quand tu m'as serré la main, j'ai reconnu mon frère.")

Conclusion: Rapports dialectiques cohésion-division sociales

Apparemment, il y a menace pour la cohésion de la société dans ces tensions ou contradictions, sources de division sociale.. Et pourtant une société immobile, sans tensions, sans conflits, serait une société condamnée à mort car en stagnation. C'est la lutte contre l'oppression toujours possible qui fait évoluer la société; cette lutte pour une société meilleure se renouvelle sans cesse; c'est cela la vie de la société et la source de son progrès.

cf MACHIAVEL et la "dialectique interne de la communauté"

MARX et la lutte des classes "moteur de l'histoire"

PROUDHON et le "pluralisme des contraires" à faire tenir ensemble dans la société

ou encore la théorie du conflit en sociologie, "le conflit est le processus d'un ordre meilleur".

II. EVOLUTION SOCIALE ET CHANGEMENT SOCIAL

1/ Définitions

L'évolution concerne les transformations d'une société sur une très longue période (grâce à un grand nombre de changements qui se cumulent).

Le changement social est un phénomène plus limité dans le temps et dans l'espace. C'est un phénomène collectif, structurel, affectant l'organisation sociale par un ensemble de transformations dans les conditions de vie. Il se développe surtout dans le domaine de la technologie et dans celui de la conduite sociale.

2/ Société traditionnelle et société industrielle

Pour apprécier l'ampleur des transformations que subissent les structures sociales, il suffit de comparer les deux types extrêmes de société: la société traditionnelle et la société industrielle.

- Sur le plan économique: l'une vit en milieu naturel, l'autre en milieu technique; le village paysan caractérise la première, la grande ville industrielle la seconde.
 - Sur le plan social: dans la société traditionnelle, les structures sont communautaires, stables; les changements y sont lents, les rôles sont assignés et complexes, on se marie au sein de la communauté locale. Dans la société industrielle, les structures sont associatives, les rôles sont acquis et on peut en changer (mobilité), on se marie au sein des groupes professionnels.
- Dans l'une la solidarité est mécanique car les gens sont assez semblables, de plus les rapports sont le plus souvent personnels; dans l'autre la solidarité est organique car les gens sont complémentaires; la société est différenciée par la multiplication des professions diverses; les rapports sont le plus souvent fonctionnels et impersonnels (société de masse).
- Sur le plan culturel: la régulation sociale se fait par la tradition dans le premier cas (la vision du monde est commune à tous les membres de la société); alors qu'en société industrielle, elle se fait par des images-guides ou stéréotypes, symboles diffusés par les moyens de communication de masse, et chacun se forme son "opinion".

Le premier type de société correspond aux communautés villageoises du Tiers Monde actuel ou aux villages paysans du XIX^e s. européen; le deuxième type correspond aussi bien aux U.S.A. et à l'Europe occidentale qu'à l'URSS; en effet, la logique de la vie industrielle s'impose de la même manière à l'ouvrier soviétique et à l'ouvrier américain, le développement économique modifie de la même façon les liens sociaux, même si les idéologies s'opposent.

3/ La transformation des structures

Le changement social résulte d'une transformation des structures qui s'opère sous l'influence des différents facteurs dont le facteur technique est le plus évident et le

plus important. Une nouvelle technique, cela veut dire des modes nouveaux d'agir et de produire; ils entraînent des relations nouvelles et donc de nouvelles façons de les structurer.

Comment s'opère ce changement des structures ? par un phénomène de décloisonnement des structures, puis un phénomène de rationalisation .

A/ Décloisonnement des structures (déstructuration)

Cela signifie ouvrir, décloisonner les structures de type communautaire; on sort de la famille pour aller à son entreprise, son syndicat ou autres associations. la famille cesse d'être une communauté pour se spécialiser dans des fonctions d'hébergement et de logement. La localité n'est plus le centre de vie sociale mais devient l'organisme politique d'un certain nombre de services communs. Les différenciations sociales de rang, de prestige, de fortune, gardaient un caractère personnel et concret; ce cercle étroit s'ouvre et dans les structures modernes associatives, ces différenciations prennent un caractère impersonnel, collectif, abstrait ("les bourgeois", "les masses", les "marchands de canon", "les 200 familles"..), ce ne sont plus des personnes, ce sont des symboles. Cette dépersonnalisation des relations sociales, conséquence de leur extension quantitative entraîne indirectement des rapports de classes.

B/ Rationalisation des structures (restructuration)

La rationalisation de la vie sociale prend de plus en plus une forme autoritaire et dirigiste (par opposition aux méfaits du libéralisme): plans d'aménagement et d'urbanisme, de déconcentration industrielle; politique de la santé, réforme judiciaire, réorganisation scolaire, politique de l'habitat, de l'enfance, etc.. Ces plans tendent à être la conclusion rationnelle de rapports de techniciens plus que l'expression de la volonté des dirigeants. Ces spécialistes ont à tenir compte de tous les éléments du problème, en particulier des éléments humains et sociaux qu'ils auraient parfois tendance à négliger.

Ex. en Algérie (d'après une enquête sur les conséquences de l'industrialisation, 1976-77).

- déstructuration du temps et de l'espace de travail: problèmes du rythme de vie, des horaires quotidiens.., espace de travail opposé aux champs, loin du domicile familial.. d'où des difficultés personnelles et difficulté d'acquérir une mentalité industrielle.
- Déstructuration des rapports familiaux: l'emploi de jeunes (garçons et filles) dans les usines les introduit dans une hiérarchie autre que la hiérarchie familiale, de plus ils bénéficient de revenus monétaires, cela tend à substituer aux relations purement autoritaires des relations contractuelles au sein de la famille.
- La restructuration s'amorce par émergence de groupes nouveaux tels les salariés industriels, les cadres, ou transformation de groupes anciens par ex. les vieilles familles locales dont une partie continue à aller vers le commerce ou les professions libérales mais dont la majorité s'oriente vers les diverses branches administratives. Quant à la restructuration familiale, elle tend à se réaliser autour de la famille conjugale.

Ex. de rationalisation des structures en zone rurale (d'après une étude datant de 1977-78)

- restructuration de l'espace rural: l'habitat en Algérie, en zone rurale est à 55 % un habitat dispersé (mechtas, zribas) le reste est composé de villages. Il s'agit de passer d'un habitat dispersé à un habitat groupé pour répondre à deux impératifs, d'une part, rapprocher les travailleurs des exploitations socialistes qui sont groupées, d'autre part, assurer les équipements collectifs indispensables, d'où le programme des 1.000 villages socialistes.
On envisage dans la steppe un nouveau type de rationalisation: le village-centre desservant 3 ou 4 hameaux et 8 à 10 coopératives soit 150 familles environ.

Ces phénomènes de transformation sociale peuvent être spontanés, mais on tend de plus en plus à ce qu'ils soient le résultat de programmes établis rationnellement (ainsi les nouveaux villages sont conçus à la fois comme lieu de logement et comme centre de services; les textes qui les prévoient ont défini les équipements de base devant obligatoirement être construits dans tout nouveau village).

Ces programmes et autres plans de rationalisation font partie d'un projet d'ensemble de la société: le développement.

III. SOCIOLOGIE DU DEVELOPPEMENT

Quelques constatations: 1. Le développement économique et social est devenu un "projet global de transformation de la société". Il est apparu en effet qu'il ne se pose pas seulement en termes de politique économique, mais aussi sous d'autres dimensions, essentiellement sociologiques et juridiques. Après la seconde guerre mondiale, les changements profonds qui affectèrent toutes les sociétés engagèrent à une étude sérieuse sur le plan des sciences économiques et sociales (En se bornant au Tiers Monde, il y a quelques années on avait dénombré plus de 10 000 titres..)

2. Les sociétés en voie de développement, accédant à la modernité, sont les plus nombreuses, et elles rassemblent les effectifs de population les plus nombreux; mais elles sont très diverses, également elles sont "en transition". L'urgence des problèmes a fait que l'on n'a pu attendre l'élaboration d'une nouvelle théorie ou au moins une information rigoureuse pour mettre en route une politique du développement. Celle-ci s'est donc faite empiriquement.

3. Les sciences sociales se sont construites à partir d'une expérience limitée: celle des pays occidentaux, donc en fonction de la société industrielle d'origine européenne, aussi "les concepts et théories, les méthodes et les techniques d'investigation se sont révélés inadaptées au cas des sociétés du Tiers Monde".

1/ Premières démarches dans l'étude des sociétés du Tiers Monde • (et leur critique)

A/ Repérer les critères du sous-développement

tels que croissance économique plus forte que croissance démographique, structures économiques désarticulées, faiblesse des classes moyennes, etc.. (cf cours du second semestre)

Cela est intéressant à repérer, mais a le tort de présenter une vue statique des sociétés du Tiers Monde, alors que c'est l'étude dynamique qui importe pour le développement donc la connaissance des processus de passage d'une structure à une autre, d'un type

de société à un autre. Cette première méthode donne une description du sous-développement, et non une explication de ses mécanismes et de son évolution.

B/ Le "modèle" de la société traditionnelle

De nombreux auteurs (USA notamment) ont construit un seul type, un modèle de la société traditionnelle qui serait celle des pays en voie de développement. Mais ce modèle est construit par différence, par opposition au modèle de la société moderne construit à partir des sociétés industrielles à technique avancée; "si bien que la société traditionnelle finit par apparaître comme la figure inversée de la société moderne".

Ex. d'après B.F.HOSELITZ:

<u>Caractéristiques</u>	<u>Type de la société traditionnelle</u>	<u>Type de la société moderne</u>
culturelle	particularisme	universalisme
psycho-sociale	conformité	entreprise et efficacité
socio-économique	état fonctionnel diffus	spécialisation fonctionnelle

Il est à remarquer que si l'on forgeait un type de société moderne à partir de la société traditionnelle, on obtiendrait la même déformation.

C/ Démarche évolutionniste

telle celle de W. ROSTOW. Il définit les étapes de la croissance économique à partir de celles qu'ont suivi les sociétés industrielles modernes soit: à partir de l'état de tradition, on passe par l'étape de transition pour arriver à l'étape du décollage (take off)...puis maturation et consommation de masse.

Cette manière de voir a le tort de condamner les sociétés en développement à répéter les processus ayant assuré le progrès des sociétés aujourd'hui "avancées". "Elle leur dénie la possibilité de faire naître des sociétés et des économies inédites". De plus elle laisse entendre qu'il y aurait incompatibilité entre tradition et modernité ce qui n'est pas certain.

D/ Etude des processus de modernisation

Pour envisager le passage de la tradition à la modernité, D. APTER

ou EISENSTADT s'efforcent à une meilleure connaissance des processus de modernisation; en particulier, ils remarquent que la transformation dans les pays en développement s'opère à l'inverse de celle qui assura la construction des premières nations industrielles. Par exemple, l'urbanisation s'impose aux populations avant que celles-ci soient formées, citadinisées (d'où "ruralisation" des villes); les aspirations et besoins nouveaux apparaissent avant que la société soit en mesure de les satisfaire; les mécanismes modernes de la vie politique et administratives imposent leurs contraintes avant que les populations aient atteint le niveau culturel suffisant (analphabétisme qui fait que l'on ne peut remplir soi-même les multiples papiers nécessaires dans la vie moderne, ni lire les notices d'emploi, les informations de la presse etc..).

Ce dernier type de démarche est intéressant mettant l'accent sur la spécificité des problèmes des pays en développement.

Ces recherches sont utiles mais les pays du Tiers Monde ont à élaborer leurs théories propres car ils doutent des modèles étrangers et des idéologies étrangères. Aussi les socialismes en construction se multiplient tout en se diversifiant (Yougoslavie, Cuba, Algérie, certains pays d'Afrique noire..) ils s'adaptent aux circonstances locales et s'efforcent de préserver les anciennes valeurs fondamentales. Cependant partout on retrouvera un double mécanisme de changement:

- implantation d'unités modernes, d'ilôts de modernisation (tels en Algérie, SNS, villages socialistes) ce qui fait que pendant une certaine période la modernisation demeurera forcément parcellaire,
- effort d'intégration de tous de la part de l'Etat pour une cohésion sociale toujours plus grande

2/ Conditions d'efficacité de la sociologie appliquée aux sociétés en développement (d'après BALANDIER)

La capacité de production relève de facteurs se situant aux différents paliers de la société: ainsi les ressources

naturelles, la technologie et l'organisation du travail mais aussi les valeurs, les croyances ou idéologies. ; c'est dire que "le changement social est toujours la résultante de facteurs structurels et culturels", le développement résulte d'une interaction entre ces différents facteurs.

Toute étude des sociétés du Tiers Monde exige:

A/ la recherche des caractéristiques structurelles propres à ce genre de société

B/ la recherche des dynamismes, "des forces qui opèrent à l'intérieur même de ces structures" et peuvent provoquer leur transformation.

Le sociologue repérera d'une part les facteurs du changement: frustration prolongée chez certaines catégories sociales, perception d'une différence de mode d'existence.. ; d'autre part, les agents du changement: personnes ou groupes portés par un nouveau projet de société tels leaders, élites (au pouvoir ou dans l'opposition), mouvements sociaux..

C/ la recherche des processus de modification qui ont commencé à transformer les systèmes sociaux ou culturels. tels un nouveau type de scolarisation, d'organisation politique, réforme agraire ou procédés d'industrialisation.

D/ la recherche des relations du pays avec l'extérieur et notamment les rapports de dépendance. Pour une part le changement est impulsé de l'extérieur: prêts de capitaux, apports de technologie; cela risque de favoriser une nouvelle dépendance.

La sociologie du développement est une branche nouvelle de la sociologie, en cours d'élaboration. Les sociétés à considérer sont très diverses; ce sont des analyses nombreuses et approfondies qui doivent être menées.

C O N C L U S I O N

I. "La sociologie est fille de la révolution" disent les sociologues expliquant que la pensée est stimulée par la conscience de pouvoir saisir presque immédiatement les causes du changement social. A mesure que ce changement touche de nouvelles régions du monde "on les voit s'éveiller à la réflexion sociologique", c'est-à-dire à la nécessité d'analyser la société pour intervenir efficacement en vue du développement et prévenir les conflits qui ne manqueront pas de survenir avec la société traditionnelle.

II. Sociologie, contestation de l'ordre établi, ou renforcement de l'ordre établi ?

La sociologie est tour à tour accusée de l'une ou l'autre position. Si l'on prend l'exemple des valeurs, on sait que celles-ci forment une morale qui, par définition, est un absolu qu'on ne peut normalement remettre en question. Or, en les étudiant la sociologie découvre que telle valeur essentielle dans une société à une époque donnée passe pratiquement inaperçue dans un autre type de société; du même coup, la valeur se trouve relativisée et risque de perdre son caractère essentiel, ne pouvant être contestée. Il en est de même pour les normes, symboles etc.. La sociologie est alors accusée d'être une contestation de l'ordre établi.

Inversement, lorsque le sociologue découvre les "déviant" et s'efforce de les "réadapter", la sociologie est accusée d'être un renforcement de l'ordre établi; de même lorsqu'elle fait ressortir ce qui est fonctionnel dans la société, car cela pourrait laisser sous-entendre que la société ou le groupe social est bien organisé, fonctionnellement; ou encore lorsqu'elle indique certains moyens d'éliminer les conflits au sein d'une entreprise.. ne serait-ce pas pour le plus grand bien des intérêts patronaux ?

Certains vont jusqu'à parler d'une sociologie du mouvement

(critique sociale "progressiste") qui s'opposerait à une sociologie de l'ordre (conservatrice). C'est là une vision idéologique, survivance des oppositions du XIX^e s. entre doctrines.

III. Actuellement on tend à un dépassement de ce problème encore doctrinal, la sociologie vise à être une science (et non une doctrine sur la société); elle commence à avoir un corpus de concepts qui lui permettent de mener des recherches de plus en plus approfondies; si bien que la division horizontale de la sociologie - selon ses champs d'application: sociologie politique, rurale, etc.- se trouve complétée peu à peu par une division verticale: sociologie de la mobilité sociale, des conflits, des organisations, de la communication, etc..; ces problèmes peuvent être étudiés à travers divers champs d'application, par exemple la mobilité, c.a.d. la circulation à l'intérieur des structures, se pose aussi bien au sein d'un parti politique, que d'une entreprise ou de la société globale; la théorie des conflits étudiera les tensions au sein d'un système (rivalité entre acteurs au sein d'une entreprise, d'un parti politique.. conflits de classe, conflits pour le pouvoir..); la théorie des organisations se propose l'étude des relations entre la structure et les objectifs de l'organisation que ce soit un service administratif, une entreprise, un mouvement syndical ou une association..

On voit par ces divers exemples que la sociologie tend à se donner des objets de recherche non plus concrets mais abstraits donc moins à la surface des choses et ayant une valeur plus universelle.

C. Wright MILLS - L'imagination sociologique

Le métier d'intellectuel

Je vous rappellerai d'abord, à vous débutant, que les plus excellents penseurs qui vous ont précédé ne font qu'une mesure de leur vie et de leur travail. Ils respectent l'un et l'autre, et ils enrichissent l'un par l'autre. Certes, si les hommes ont pour coutume de les séparer, c'est que leur travail est inconsistant. Mais vous avez compris qu'homme d'étude, vous avez une occasion sans pareille de vous ménager une vie qui favorisera l'amour du métier. Choisir le métier d'intellectuel, c'est opter pour un mode de vie autant que pour une carrière, sans toujours le savoir, le travailleur intellectuel se fait lui-même, à mesure qu'il chemine vers la perfection du métier; pour faire éclore toutes ses richesses latentes, il se bâtit une personne où dominent essentiellement les qualités du bon ouvrier.

Vous devez donc apprendre à utiliser au profit du travail intellectuel l'expérience acquise dans la vie, vous devez sans cesse la scruter et l'interpréter. En ce sens, le métier est le centre de vous-même, et vous entrez vous-même tout entier dans la moindre de vos créations intellectuelles. Vous "avez une expérience", c.a.d. que votre passé resurgit dans le présent, qu'il influence et qu'il circonscrit les limites de l'expérience à venir. Sociologue, vous avez pour tâche de régler ces interférences compliquées, de vous emparer de ce que vous vivez et de trier; c'est le seul moyen d'en faire le guide et la pierre de touche de votre pensée et d'acquérir du même coup le métier d'intellectuel. Mais comment y arriver ? Faites des fiches.

Il faudra vous habituer à prendre des notes en quantité, toutes les fois que vous lirez un bon ouvrage (j'ajoute immédiatement que les mauvais livres font parfois les meilleures notes) La première chose à faire, en traduisant l'expérience (qu'elle soit relatée par d'autres, ou que vous la puisiez en vous-même), c'est de lui donner une forme. Le simple fait de formuler un segment

d'expérience vous amène à l'expliquer; prendre une note de lecture, c'est souvent attiser la réflexion. Sans parler, bien entendu, de l'aide qu'apporte les notes à l'intelligence du texte.

Vos notes seront peut-être, comme les miennes, de deux sortes: lorsqu'il vous arrive de lire de grands textes, vous essayez de saisir la structure du propos exposé par l'auteur, et c'est à cela que sont destinées vos notes; mais, assez vite, vous cesserez de lire des livres entiers, et vous préférerez grapiller un peu partout avec une idée ou un sujet en tête, classés dans vos fiches. Alors vos notes sont très infidèles, elles ne sont pas faites pour le livre; c'est l'idée, c'est le fait qui servent vos projets.

TEXTE N° 2

Georg SIMMEL - Le problème de la sociologie (1894)

Le plus important et le plus fécond des progrès que l'histoire et la science de l'homme en général aient fait de notre temps consiste, suivant l'opinion la plus répandue, dans la défaite des conceptions individualistes. Les destinées individuelles occupaient autrefois, en histoire, le premier plan du tableau; nous regardons maintenant comme la puissance vraiment active et décisive les forces sociales, les mouvements collectifs, dont la part qui revient à l'individu se laisse rarement détachée avec netteté: la science de l'homme est devenue la science de la société humaine. Aucun objet des sciences de l'esprit ne peut se soustraire à cette conversion; là même où la personnalité semble à son apogée comme dans l'activité artistique, nous cherchons dans l'évolution de la race les causes qui ont conduit aux impressions du beau, et, dans la situation particulière de la société contemporaine, les occasions qui devaient faire naître telle ou telle forme de la production artistique. Dans la religion comme dans la vie scientifique dans la morale comme dans la culture technique, dans la politique comme dans l'étude, soit de la santé, soit des maladies de l'âme et du corps, partout s'étend la tendance à ramener tout événement individuel à l'état historique, aux besoins et aux activités de l'ensemble.

TEXTE N° 3

CHOMBART DE LAUWE - Sociologie, Sciences humaines et transformations sociales

La sociologie observe les hommes dans leur vie quotidienne, dans tous les domaines de la vie sociale, dans le monde rural ou la vie urbaine, dans l'entreprise ou la famille, etc. Pour pouvoir comprendre les rapports qui existent entre l'évolution technique et économique et les transformations sociales, elle se tourne vers l'histoire et l'économie. Mais en liaison avec la psychologie sociale, elle analyse les relations sociales des hommes, leurs comportements, leurs modes de connaissance, dans des cultures différentes, dans des groupes sociaux qui s'entrecroisent à l'intérieur d'une société. Son mode d'explication est alors différent. Elle ne peut pas accepter par exemple une interprétation des changements sociaux à partir de l'analyse des groupes restreints. Elle verra au contraire dans ces groupes un reflet de la société prise dans son ensemble. Mais, en même temps, les structures sociales sont à base de relations sociales et de communications entre les hommes. Ce va-et-vient continu a souvent été signalé. De toute façon elle se place toujours dans une perspective dynamique pour aborder ces recherches. Comme le faisait déjà remarquer Tocqueville il y a un siècle, ce qui intéresse le chercheur, c'est la genèse des institutions qui apparaissent (ou renaissent) sur la ruine des institutions anciennes.

TEXTE N° 4

Ch. H. COOLEY - Social Organization (1909)

Par groupes primaires, je me réfère à ceux qui sont caractérisés par une association et une coopération intimes et "face à face". Ils sont primaires dans plusieurs sens, mais principalement parce qu'ils sont essentiels dans la formation de la nature sociale et des idéaux de l'individu. Le résultat de l'association étroite d'un point de vue psychologique, est une certaine fusion des individualités dans un tout commun, si bien que le "soi" véri-

table - au moins en ce qui concerne bien des projets - s'identifie à la vie commune et au projet du groupe. Peut-être la façon la plus simple de décrire cette totalité est d'en parler comme d'un "nous". Cela implique une espèce de sympathie et d'identification mutuelle que l'on exprime naturellement par "nous". On vit dans le sentiment de ce tout et on trouve les buts principaux de notre volonté dans ce sentiment.

(...) Les groupes les plus importants qui constituent les associations et coopérations intimes - bien qu'en aucun cas les seules - sont la famille, la bande des camarades et, pour les plus âgés, le voisinage et la communauté. Ils sont pratiquement universels, appartiennent à tous les temps et à tous les niveaux de développement. Ils sont par conséquent la base de tout ce qui est universel dans la nature humaine et dans les idéaux humains.

....En ce qui concerne le jeu, je pourrais, si ce n'était matière à observation courante, multiplier les illustrations pour prouver son universalité ainsi que la spontanéité de la coopération et de la discussion auxquelles ils donnent naissance.

....A propos du groupe de voisinage, on peut dire de façon générale que, du temps où les hommes établirent les premiers campements sur terre jusqu'au temps où, enfin, surgirent les villes industrielles, il a joué un rôle primordial dans la vie "primaire", la plus intime, des gens. Chez nos ancêtres teutonique, la communauté villageoise était manifestement la principale sphère de sympathie et d'aide mutuelle. Dans certains pays on la trouve encore, avec toute sa vitalité ancienne, particulièrement en Russie, où le Mir, groupe villageois s'autogérant, est le lieu principal de la vie ainsi que la famille, et ce, pour cinquante millions de paysans.

....Les groupes primaires sont primaires dans le sens qu'ils donnent à l'individu la première et la plus complète expérience de l'unité sociale, et aussi par le fait qu'ils ne se modifient pas au même point que les relations plus élaborées; ils sont une source pratiquement permanente dont ces dernières sont

toujours issues.

....Dans nos sociétés les appartements bondés et la confusion économique et sociale générale ont grièvement atteint la famille et le groupe de voisinage, mais il convient de remarquer au vu de ces conditions, la vitalité qu'ils parviennent à montrer aujourd'hui; l'accord est général pour leur faire recouvrer la santé. Ces groupes, par conséquent, sont les sources de la vie pour les institutions non seulement individuelles mais aussi sociales.

TEXTE N° 5

MAUSS et FAUCONNET - L'objet de la sociologie (La grande Encycl.)

Un premier fait est constant, c'est qu'il existe des sociétés, c.a.d. des agrégats, les uns sont durables, comme les nations, d'autres éphémères comme les foules, les uns sont très volumineux comme les grandes églises, les autres très petits comme la famille quand elle est réduite au couple conjugal. Mais quelles que soient la grandeur et la forme de ces groupes et de ceux qu'on pourrait énumérer - classe, tribu, groupe professionnel, caste, commune - ils présentent tous ce caractère qu'ils sont formés par une pluralité de consciences individuelles agissant et réagissant les unes sur les autres. C'est à la présence de ces actions et réactions, de ces interactions que l'on reconnaît les sociétés. Or la question est de savoir si, parmi les faits qui se passent au sein de ces groupes, il en est qui manifestent la nature du groupe en tant que groupe, et non pas seulement la nature des individus qui les composent, les attributs généraux de l'humanité. Y en a-t-il qui sont ce qu'ils sont parce que le groupe est ce qu'il est ? A cette condition, et à cette condition seulement, il y aura une sociologie proprement dite, car il y aura alors une vie de la société distincte de celle que mènent les individus, ou plutôt distincte de celle qu'ils mèneraient s'ils vivaient isolés.

Or il existe bien réellement des phénomènes qui présentent ces caractères (...). On a remarqué bien souvent qu'une foule, une assemblée ne sentaient, ne pensaient et n'agissaient pas comme l'auraient fait les individus isolés; que les groupements les plus divers, une famille, une corporation, une nation avaient un esprit, un caractère, des habitudes comme les individus ont les leurs. Dans tous les cas, par conséquent, on sent que le groupe, foule ou société, a vraiment une nature propre, qu'il détermine chez les individus certaines manières de sentir, de penser et d'agir, et que ces individus n'auraient ni les mêmes tendances, ni les mêmes habitudes, ni les mêmes préjugés, s'ils avaient vécu dans d'autres groupes humains. Or cette conclusion peut être généralisée; entre les idées qu'aurait, les actes qu'accomplirait un individu isolé et les manifestations collectives, il y a un tel abîme que ces dernières doivent être rapportées à une nature nouvelle, à des forces qui génèrent: sinon, elles resteraient incompréhensibles. (ex. des manifestations de la vie économique dans les sociétés modernes, du langage, des relations matrimoniales, des dogmes et rites religieux..)

Ainsi les formes suivant lesquelles se développe la vie affective, intellectuelle, active de l'individu lui préexistent comme elles lui survivront.. Elles dépendent de conditions qui varient d'une société à une autre et changent avec le temps au sein d'une même société: c'est l'ensemble des habitudes collectives. Certaines sont consignées dans des formules écrites ou orales qui expriment comment le groupe a l'habitude d'agir, ce sont les règles de Droit, les maximes de la morale.. Les autres restent inexprimées et diffuses, plus ou moins inconscientes. Ce sont les coutumes, les moeurs, les superstitions populaires que l'on observe sans savoir qu'on y est tenu, ni même en quoi elles consistent exactement. Mais dans les deux cas, le phénomène est de même nature. Il s'agit toujours de manière d'agir ou de penser consacrées par la tradition et que la société impose aux individus.

Ces habitudes collectives et les transformations par lesquelles elles passent incessamment, voilà l'objet propre de la sociologie.

Les critères du fait social

Il y a donc des phénomènes proprement sociaux distincts de ceux qu'étudient les autres sciences de l'homme, comme la psychologie: ce sont eux qui constituent la matière de la sociologie. Mais il ne suffit pas d'avoir établi leur existence par un certain nombre d'exemples et par des considérations générales. On voudrait encore connaître le signe auquel on peut les distinguer, de manière à ne pas risquer ni de les laisser échapper, ni de les confondre avec les phénomènes qui ressortissent à d'autres sciences. D'après ce qui vient d'être dit, la nature sociale a précisément pour caractéristique d'être comme surajoutée à la nature individuelle; elle s'exprime par des idées ou des actes qui, alors même que nous contribuons à les produire, nous sont tout entiers imposés du dehors. C'est ce signe d'extériorité qu'il s'agit de découvrir.

Dans un grand nombre de cas le caractère obligatoire dont sont marquées les manières sociales d'agir et de penser est le meilleur critère que l'on puisse souhaiter. Gravées au fond du cœur ou exprimées dans des formules légales, spontanément obéies ou inspirées par voie de contrainte, une multitude de règles juridiques, religieuses et morales sont rigoureusement obligatoires. Voilà donc un ensemble de phénomènes sociaux facilement reconnaissables et qui sont de première importance.

....Mais il y a un grand nombre de cas où la pression sociale ne se fait pas sentir sous la forme expresse de l'obligation.. l'individu semble largement autonome.. il n'y a pas de sanction proclamée, pas de sanction définies.. Il est donc nécessaire de chercher un autre critère qui permette de distinguer ces habitudes dont la nature spéciale n'est pas moins incontestable quoique moins immédiatement apparente.

Elle est incontestable en effet parce que chaque individu les trouve déjà formées et comme instituées quisqu'il n'en est pas l'auteur, puisqu'il les reçoit du dehors, c'est donc qu'elles sont préétablies... Ce sont des modèles de conduite qu'elles

lui proposent. Aussi les voit-on pour ainsi dire à un moment donné pénétrer en lui du dehors. Dans la plupart des cas c'est par la voie de l'éducation que se fait cette pénétration. C'est ainsi que chaque génération reçoit de son aînée les préceptes de la morale, les règles de la politesse usuelle, sa langue, ses goûts fondamentaux, de même que chaque travailleur reçoit de ses prédécesseurs les règles de sa technique professionnelle. L'éducation est précisément l'opération par laquelle l'être social est surajouté en chacun de nous à l'être individuel, l'être moral à l'être animal; c'est le procédé grâce auquel l'enfant est rapidement socialisé. Ces observations nous fournissent une caractéristique du fait social beaucoup plus générale que la précédente: sont sociales toutes les manières d'agir et de penser que l'individu trouve préétablies et dont la transmission se fait le plus généralement par la voie de l'éducation.

Il serait bon qu'un mot spécial désigne ces faits spéciaux et il semble que le mot institution serait le mieux approprié. Qu'est-ce en effet qu'une institution sinon un ensemble d'actes ou d'idées tout institué que les individus trouvent devant eux et qui s'imposent plus ou moins à eux ? Nous entendons donc par ce mot aussi bien les usages et les modes, les préjugés et les superstitions que les constitutions politiques ou les organisations juridiques essentielles; car tous ces phénomènes sont de même nature et ne diffèrent qu'en degré. De même que la science de la vie est la science des fonctions vitales, la science de la société est la science des institutions ainsi définies.

TEXTE N° 7

CACERES - Le mouvement ouvrier

Machinisme et naissance du prolétariat

Le XIX^e siècle fut un siècle de grandes découvertes scientifiques. Les inventions de toutes sortes se multiplient et permettent un développement croissant et considérable du machinisme.

Si, jusqu'aux environs de 1830, le type normal d'organisation était l'atelier, et l'emploi des machines peu répandu, voici que se créent de grands ateliers. Il devient possible à une seule personne ou à une société de posséder d'énormes moyens de production. (...)

Parallèlement, nous assistons à un perfectionnement de la technique financière (naissance des sociétés par action).

Les répercussions économiques sont grandes. En 1830 on produisait 6 000 000 de kg de sucre de betterave. En 1847 on en produit 52 000 000 de kg. En 1833 on extrayait 741 000 t. de minerai de fer. En 1847 on extrait 1 658 000 t.

Cet accroissement formidable de la production entraîne une extension des échanges et une spécialisation croissante dans le travail pour augmenter sans cesse le taux de la production.

Les répercussions sociales ne sont pas moins importantes: la concentration industrielle amène un développement de la population urbaine. L'ancienne forme de travail à domicile disparaît; comment travailler artisanalement quand une machine produit en une heure le travail de dix ouvriers en une semaine? Pour vivre, les ouvriers des campagnes et des villes sont obligés d'aller travailler dans les nouveaux grands ateliers. Ainsi la différence devient nette entre le producteur qui ne possède rien et n'a pour vivre que son travail, et le détenteur du capital et des moyens de production. Le prolétariat est né. Sa condition a pour caractéristiques:

- une insécurité constante et absolue: le prolétaire est sans cesse menacé par le chômage, l'accident, la maladie, la maternité, la vieillesse, etc.

- Une dépendance totale des autorités économiques: le prolétaire n'a aucun droit. Son gagne-pain dépend de la conjoncture économique.

- Un déracinement: le prolétariat naissant est composé de paysans chassés de la terre par l'excédent de la population rurale, de compagnons ^{salariés} réduits au chômage, et de maîtres artisans ruinés par les techniques nouvelles.

Karl MARX - L'idéologie allemande

La structure sociale dérive du mode de production

Ce sont les hommes qui sont les producteurs de leurs représentations, de leurs idées, etc., mais les hommes réels, agissants, tels qu'ils sont conditionnés par un développement déterminé de leurs forces productives et du mode de relations qui y correspond, y compris les formes les plus larges que celles-ci peuvent prendre.

....Produire la vie, aussi bien la sienne propre par le travail que la vie d'autrui en procrétant, nous apparaît donc dès maintenant comme un rapport double: d'une part comme un rapport naturel, d'autre part comme un rapport social - social en ce sens que l'on entend par là l'action conjuguée de plusieurs individus, peu importe dans quelles conditions, de quelle façon et dans quel but. Il s'ensuit qu'un mode de production ou un stade industriel déterminés sont constamment liés à un mode de coopération ou à un stade social déterminés et que ce mode de coopération est en lui-même une "force productive"; il s'ensuit également que la masse des forces productives accessibles aux hommes détermine l'état social(...).

- Le Manifeste du parti communiste

ENGELS, Introduction à l'édition de 1868 du Manifeste :

Voici le principe directeur qui en constitue le fil: à chaque époque historique, les modes de production et d'échange - et la structure sociale qui en dérive nécessairement - sont les fondements sur lesquels s'édifie l'histoire politique et intellectuelle de l'époque, qui trouve en eux la clef de son explication; en conséquence, toute l'histoire de l'humanité (depuis la disparition de l'organisation primitive avec la propriété commune du sol et de la terre) est l'histoire de la lutte des classes, lutte entre les exploitants et les exploités, les classes dominantes et les classes opprimées; l'histoire de cette lutte de classes constitue un déroulement au cours duquel on atteint actuellement le moment

où la classe exploitée et opprimée (le prolétariat) ne peut se libérer du joug de la classe exploitante et dominante (la bourgeoisie) sans libérer du même coup et définitivement toute la société de toute exploitation, de toute oppression, de toutes les souffrances de classes et de toutes les luttes de classes.

TEXTE N° 9 : deux points de vue sur MARX sociologue

Guy ROCHER : Marx et Engels ont mis en évidence le poids tout particulier de l'infrastructure économique dans l'histoire de la société capitaliste contemporaine, sans que, dans leur esprit, il en aille exactement de même dans l'histoire de toute société.

Cette importante conclusion met en relief le caractère historique de la thèse marxiste sur l'influence du facteur économique dans l'histoire. En effet, le poids du facteur économique n'apparaît plus comme le fruit de quelque mystérieux déterminisme historique, absolu et opérant comme un "deus ex machina". L'influence du facteur économique est plutôt caractéristique d'une époque historique et d'un type de société: la société capitaliste moderne, dans laquelle l'infrastructure exerce sur la collectivité humaine une fonction aliénante plus forte et plus marquée qu'à d'autres périodes de l'histoire. Et s'il en est ainsi, cela tient à une corrélation particulière de conditions et de facteurs qui se sont conjugués dans l'histoire de la société occidentale moderne.

Ainsi délestée du dogmatisme et du prophétisme qu'on y attache trop souvent, l'analyse marxiste de la société contemporaine devient, pour le sociologue, particulièrement riche en suggestions et en hypothèses. (Introduction à la sociologie générale)

Georges GURVITCH : Marx fut d'abord et avant tout un sociologue et c'est la sociologie qui fait l'unité de son oeuvre.. Le Capital - qui lutte contre les préjugés de "l'homme économique abstrait", contre le "fétichisme" de la marchandise et du capital, contre les "lois économiques" universelles dont parlaient les économistes classiques - ne peut, en tant qu'oeuvre scientifique, être compris

que si on le considère comme une sociologie économique révélant que les phénomènes économiques, les activités économiques, les catégories économiques perdent leur sens et leur caractère lorsqu'ils se trouvent détachés de l'ensemble de la société, de sa structure, du "phénomène social total", de "l'homme total".

A ce point de vue , affirmer que Marx a réduit toute la vie sociale à la vie économique est fondamentalement faux, car il a fait exactement le contraire: il a révélé que la vie économique est faussée dans la mesure même où nous ne nous rendons pas compte que sous le capital, la marchandise, la valeur, le prix, la distribution des biens se cachent la société et les hommes qui y participent.. L'intérêt de l'appel de Marx à l'homme total, à la société totale, à l'acte total ne réside pas dans sa philosophie humaniste, mais dans sa recherche d'une nouvelle dimension, négligée par les philosophes et les économistes: la réalité sociale prise dans l'ensemble de ses paliers en profondeur et étudiée par la sociologie qui capte les ensembles mouvants de la vie sociale dans des types.
(La vocation actuelle de la sociologie)

TEXTE N° 10

Emile DURKHEIM - Les règles de la méthode sociologique

Le danger des pré-notions

Au moment où un ordre nouveau de phénomènes devient objet de science, ils se trouvent déjà représentés dans l'esprit non seulement par des images sensibles, mais par des sortes de concepts grossièrement formés. Avant les premiers rudiments de la physique et de la chimie, les hommes avaient déjà sur les phénomènes physico-chimiques des notions qui dépassaient la pure perception; telles sont, par exemple, celles que nous trouvons mêlées à toutes les religions. C'est que, en effet, la réflexion est antérieure à la science qui ne fait que s'en servir avec plus de méthode. L'homme ne peut pas vivre au milieu des choses sans s'en faire des idées d'après lesquelles il règle sa conduite. (...) Celles-ci sont comme un voile qui s'interpose entre les choses

et nous et qui nous les masque d'autant mieux qu'on le croit plus transparent.

...S'il en a été ainsi des sciences naturelles, à plus forte raison devait-il en être de même pour la sociologie. Les hommes n'ont pas attendu l'avènement de la science sociale pour se faire des idées sur le droit, la morale, la famille, l'État, la société même; car ils ne pouvaient s'en passer pour vivre. Or, c'est surtout en sociologie que ces pré-notions pour reprendre l'expression de Bacon, sont en état de dominer les esprits et de se substituer aux choses. En effet, les choses sociales ne se réalisent que par les hommes; elles sont un produit de l'activité humaine. Elles ne paraissent donc pas être autre chose que la mise en oeuvre d'idées, innées ou non, que nous portons en nous, que leur application aux diverses circonstances qui accompagnent les relations des hommes entre eux. (...) Nous nous représentons les aspects les plus généraux de l'existence collective en gros et par à peu près, et ce sont précisément ces représentations schématiques et sommaires qui constituent ces prénotions dont nous nous servons pour les usages courants de la vie.

...Il faut écarter systématiquement toutes les prénotions. Une démonstration spéciale de cette règle n'est pas nécessaire; elle résulte de tout ce que nous avons dit précédemment. Elle est, d'ailleurs la base de toute méthode scientifique. Le doute méthodique de Descartes n'en est, au fond, qu'une application. Si, au moment où il va fonder la science, Descartes se fait une loi de mettre en doute toutes les idées qu'il a reçues antérieurement, c'est qu'il ne veut employer que des concepts scientifiquement élaborés, c.a.d. construits d'après la méthode qu'il institue; tous ceux qu'il tient d'une autre origine doivent donc être rejetés au moins provisoirement.

Il faut donc que le sociologue, soit au moment où il détermine l'objet de ses recherches, soit dans le cours de ses démonstrations, s'interdise résolument l'emploi de ces concepts (prénotions) qui se sont formés en dehors de la science et pour des besoins qui n'ont rien de scientifique. Il faut qu'il s'affranchisse de ces fausses évidences..

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES DE BASE

- MENDRAS (H) - Eléments de sociologie, Colin U, 1967.
ROCHER (G) - Introduction à la sociologie générale, Seuil, 1970
DUVIGNAUD (J) - Introduction à la sociologie, Gallimard.) 1966
GURVITCH (G) - Traité de sociologie (2 vol.), PUF, 1958/60
PINTO ET GRAWITZ - Méthode des sciences sociales, Dalloz, 1967
TOURAINÉ (A) - Sociologie de l'action, Seuil, 1965
ARON (R) - Les étapes de la pensée sociologique, Gallimard, 1967
SOROCKIN - Les théories sociologiques contemporaines, Payot, 1938

QUELQUES OUVRAGES DE GRANDS AUTEURS par ex.

- ARISTOTE - La Politique (extraits)
IBN KHALDOUN - La Muqaddima (extraits), Hachette, 1965
MACHIAVEL - Le Prince
MONTESQUIEU - L'Esprit des lois (extraits)
MARX et ENGELS - Manifeste du parti communiste
L'Idéologie allemande
WEBER (M) - Le savant et le politique, Plon, 1959
DURKHEIM (E) - Règles de la méthode sociologique, Paris, 1927

QUELQUES ETUDES SOCIOLOGIQUES RECENTES

- CROZIER (M) - Le phénomène bureaucratique, Seuil, 1964
WRIGHT MILLS - Les cols blancs, Seuil, 1966
BOTTOMORE (T.B.) - Elite et société, Stock, 1967
BOURDIEU ET PASSERON - La reproduction, Ed. de Minuit, 1970
MARCUSE (H) - L'homme unidimensionnel, Ed. de Minuit, 1971
ILLICH (I) - La convivialité, Seuil, 1973
LABORIT (H) - L'homme imaginant, UGE 10/18, 1970
MOSCOVICI (S) - La société contre nature, 10/18, 1972
MORIN (E) - Le paradigme perdu: la nature humaine, Seuil, 1973
LESOURNE (J) - Les systèmes du destin - Dalloz Economie, 1976

ETUDES SUR L'ALGERIE ; CASTORIADIS (C) - L'institution imaginaire de la société, Seuil.

- FANON (F) - L'An V de la Révolution algérienne, Maspéro, 1959
BOURDIEU (P) - Sociologie de l'Algérie, QSJ, 1963
LACHERAF (M) - L'Algérie, Nation et Société, Maspéro, 1965
TILLION (Germaine) - Le harem et les cousins, Seuil, 1966
ZERDOUMI (N'fissa) - Enfats d'hier, Maspéro, 1972

Ouvrages de documentation ou de références:

- Revue Algérienne des sciences juridiques, économiques et politiques
(mensuelle) - Faculté de Droit d'Alger
Annuaire de l'Afrique du Nord (un volume par an depuis 1962)
Centre de Recherches et d'Etudes sur les Sociétés Méditerranéennes
(CRESM) Aix-en-Provence.

TEXTE N° 11

Claudine CHAULET - Les fonctions de la famille patriarcale dans le "secteur traditionnel" et leurs modifications possibles dans le cadre de la Révolution Agraire (Revue Algérienne n°3 1974)

Définition d'un concept par le sociologue

Nous avons enquêté dans une commune apparemment "traditionnelle" mais faisant partie du "réservoir de main d'oeuvre" fournissant à la Mitidja et à Alger des travailleurs saisonniers surtout et aussi permanents.

Un premier inventaire des activités et des sources de revenus des habitants nous a permis de constater qu'activités agricoles sur l'exploitation, activités agricoles extérieures à celle-ci ou à la région, activités non agricoles n'étaient pas séparées: le même homme peut pratiquer successivement plusieurs d'entre elles, et, surtout, les hommes se consacrant principalement à l'un ou l'autre de ces types d'activités sont fréquemment unis au sein d'une même "famille".

Pour analyser ce phénomène, nous devions utiliser une définition de la famille, pratiquement de l'unité sur laquelle allaient porter les observations et les calculs, qui soit précise et cohérente avec la problématique d'ensemble de l'étude: nous avons défini cette "unité familiale" comme "l'ensemble des personnes qui, du fait de leur appartenance à un même groupe parental, mettent en commun tout ou partie de leurs ressources".

"L'unité familiale" ainsi définie ne comprend pas tous les parents qui se trouvent dans la même position dans l'arbre généalogique, mais seulement ceux d'entre eux qui n'entretiennent entre eux que des rapports de parenté à l'exclusion des rapports d'échanges basés sur une appropriation de fait ou de droit des moyens de production et du produit. La délimitation de "l'unité familiale" était donc faite sur la base des résultats de l'enquête portant sur l'organisation du travail, la répartition du produit, l'organisation de la consommation, et pas seulement sur la base des critères de parenté, de propriété ou d'habitation.

P.H. CHOMBART DE LAUWE - Les sciences humaines et la sociologie

... L'économie découvre aussi ses limites dans l'interprétation des faits et surtout dans la perspective de la planification et du développement si elle ne tient pas compte des variables sociologiques. Par exemple, l'étude de la production implique la sociologie industrielle et l'étude de la consommation devient parfois une étude différentielle des comportements dans divers milieux sociaux. De son côté, la démographie ne peut analyser ni surtout prévoir l'évolution de la population sans tenir compte des changements dans les structures sociales et les systèmes de valeur. Comment étudier une courbe d'évolution des naissances sans tenir compte de l'institution du mariage, de la politique de la natalité, des motivations des couples etc..

... Du point de vue méthodologique, la sociologie nous paraît devoir se développer alors dans deux directions complémentaires. D'un côté, elle devient de plus en plus rigoureuse de plus en plus expérimentale. Elle doit dans ce domaine renouveler les méthodes de la statistique classique qui ne sont pas toujours adaptées et faire appel de plus en plus aux mathématiques nouvelles. Des recherches sur les applications de la théorie de l'information et sur la théorie des ensembles sont par exemple en cours dans divers groupes de travail. Nous insistons également sur certaines formes d'expérimentation ou d'observation expérimentale, dont nous avons souvent, et avec beaucoup d'autres chercheurs signalé l'importance.. Mais d'un autre côté, certains sociologues ont eu raison de souligner les dangers de la "quantophrénie" et des études purement empiriques dont l'accumulation finit par masquer les vrais problèmes et rendre difficile es études de synthèse. Les sciences humaines ne seront jamais purement quantitatives..

- Sciences humaines et transformations sociales

Le problème fondamental de l'adaptation des hommes au changement ou de l'adaptation de la production et des techniques nouvelles aux besoins des hommes peut être posé aujourd'hui d'une

manière plus claire. Certains techniciens nous présentent l'avenir comme si les techniques devaient aller jusqu'au bout de leurs possibilités quoiqu'il arrive. Le rôle des sciences humaines serait alors d'éviter le moindre mal en aidant les hommes à s'habituer à ce qui leur est imposé ainsi indépendamment de leur volonté: s'il devient possible techniquement de réaliser des habitations de deux km de haut pour loger 50 000 habitants à la fois, il faut les faire. Nous verrons ensuite comment l'homme s'y adaptera. (...) Ce ne sont pas les techniques nouvelles qui doivent orienter fatalement l'évolution des besoins, c'est l'évolution des besoins qui devrait orienter le développement technique..

L'évolution des instruments de production a souvent posé ces dernières années aux sociologues le problème du rôle de l'automation dans la société à venir. Dans une perspective optimiste, l'automation permettrait à la fois de supprimer la plupart des aspects pénibles des tâches en usine et de réduire les heures de travail dans de très larges proportions. Une préoccupation majeure en découlerait: comment utiliser les temps libres.. Tant que la planification ne disposera pas d'une analyse sérieuse de la hiérarchie des besoins et de son évolution, elle aura des surprises dans ses prévisions.

Mais l'étude de la hiérarchie des besoins suppose une connaissance de la hiérarchie des valeurs et de la conception de l'existence auxquelles les représentants des différents milieux sociaux sont attachés. La sociologie de la connaissance, la psychologie sociale, l'ethnologie se trouvent impliquées dans cette recherche. La liaison entre les différentes branches de la sociologie et, au-delà, le travail interdisciplinaire et l'unité des sciences humaines apparaissent ici clairement. Dans cette perspective, telles ou telles recherches désintéressées sur l'évolution de la famille, sur les croyances religieuses ou sur la représentation de l'espace peuvent devenir d'une brûlante actualité parce qu'elles donnent chacune la clé d'un des aspects du problème plus général du changement des besoins dans notre société..

Il serait facile alors de mettre les sciences

humaines au pied du mur , la sociologie en particulier, et de se demander comment elles ont pu intervenir jusqu'ici et avec quelle efficacité. A cette question ce ne devrait pas être aux sociologues de répondre, mais aux utilisateurs qui font appel aux sciences humaines. Quelques exemples pourraient cependant être donnés en fonction de diverses expériences pratiques. L'étude des budgets familiaux prend une place de plus en plus grande dans la planification tant dans les pays de l'Ouest qu'en Union Soviétique. Or cette étude a été conçue et renouvelée tant par des sociologues de tendances très diverses comme LE PLAY ou HALBWACHS que par des économistes comme ENGELS. Récemment nous avons essayé de montrer l'intérêt des recherches portant, dans les mêmes familles, à la fois sur les dépenses et sur la représentation des dépenses. Mais il reste un énorme travail à faire pour relier les enquêtes pratiques à des études plus générales portant à la fois sur la transformation du système économique, l'évolution des classes sociales et de la mobilité sociale, l'évolution des besoins liés à l'évolution des systèmes de valeur, auxquelles nous avons déjà fait allusion..

Si la sociologie ne nous renseigne pas sur la nature même de la société et des relations sociales, sur les besoins et les aspirations des populations, sur les mécanismes des transformations sociales, les hommes seront livrés de plus en plus aux déterminismes du développement technique. Les instruments qu'ils ont créés pour leur libération risquent de servir à leur asservissement et à leur destruction. Ce thème est bien connu, mais les moyens pour sortir de l'impasse ne sont pas encore trouvés..

La sociologie, en collaboration avec d'autres disciplines, doit se consacrer avant tout aux thèmes fondamentaux qui suscitent aujourd'hui l'angoisse des nations..

Définition du concept de rôle social

Le rôle désigne l'ensemble des modèles culturels associés à un statut particulier. Il comprend donc les attitudes, les valeurs et le comportement assignés par la société à toute personne occupant ce statut..

Supposons qu'un homme passe sa journée à travailler comme employé de magasin. Tant qu'il est derrière son comptoir, son statut actuel est celui d'un vendeur et il est défini par sa position dans le système des occupations spécialisées qui caractérise notre société. Le rôle qui se trouve associé à ce statut lui fournit des modèles pour ses rapports avec ses clients. Ces modèles seront à la fois connus de lui et de ses clients et lui permettront de traiter les affaires en un minimum de temps et de malentendus.

Quand il passe dans la pièce réservée au personnel pour fumer une cigarette et qu'il y retrouve d'autres employés, son statut de vendeur devient un statut latent et il revêt alors un nouveau statut actuel, fondé sur la position qu'il occupe dans le groupe formé par l'ensemble des employés du magasin..

Quand vient l'heure de la fermeture, il délaisse à la fois son statut de vendeur et son statut d'employé et, tandis qu'il rentre chez lui, il se conduit simplement selon le statut qu'il occupe par rapport au système âge-sexes: par exemple s'il est jeune il se sentira obligé de laisser sa place à une dame dans l'autobus tandis qu'âgé, il la conservera en toute sérénité.

Aussitôt qu'il arrive chez lui, c'est une nouvelle série de statuts qui s'actualise. Ces statuts résultent de la nature des liens qui l'unissent aux différents membres du groupe familial: étant donné ~~que~~ les rôles qui se trouvent associés à ces statuts familiaux il s'efforcera, par exemple, d'être cordial avec sa belle-mère, affectueux avec sa femme, éducateur inflexible avec son fils dont le bulletin scolaire est encore en baisse.

L'anomie dont témoignent, par leurs réponses, une fraction des personnes interrogées, marque l'échec de la socialisation et des moyens par lesquels celle-ci s'accomplit (communication, interaction, instruction). Peut-être la socialisation devient-elle plus difficile et l'échec plus fréquent quand les aspirations de chacun ne sont plus garanties par la coutume et que la mobilité et le culte du succès semblent ouvrir à tant d'individus des perspectives indéfinies.

Par ce biais, nous revenons des "indicateurs objectifs" (divorces, suicides, criminalité, délinquance juvénile etc..) et du "vide intérieur" à la définition vague de l'anomie, au malaise de notre civilisation, pour reprendre l'expression courante depuis un siècle. Que ce malaise soit ressenti par la plupart des critiques sociaux: écrivains, philosophes, médecins, psychologues, ne prête pas au doute. L'intégration implique un système de valeurs ou un ensemble de modèles de comportements qui, tout à la fois, s'imposent avec une autorité d'évidence à la conscience ou à l'inconscient de tous les membres d'une collectivité et assurent une coexistence pacifique entre les individus. La rapidité des changements matériels, donc des conduites adaptées, le contraste entre les traditions familiales et locales et les exigences de la vie industrielle et urbaine constituent, en apparence, des obstacles à l'intégration.

Dans les sociétés non-occidentales en voie de modernisation, des univers de coutumes tout autres se heurtent et se mêlent, avec des conséquences en elles-mêmes instables et incertaines. Le paysan kabyle, accoutumé à une économie de subsistance, aux règles strictes de la communauté familiale et villageoise, ne sera plus jamais pleinement "chez lui" dès lors qu'il aura pris contact avec une économie monétaire et l'appareil technique de la civilisation moderne. Il vivra dans deux univers, l'un qu'il porte en lui, gravé par l'expérience vécue au cours des premières années, l'autre auquel il lui faut, vaille que vaille,

s'adapter s'il veut survivre. Parmi ceux qui appartiennent à deux univers, les uns resteront en profondeur fidèles à la tradition, même s'ils travaillent dans une usine rationalisée, les autres finiront par se convertir à la sociabilité moderne. Par définition, les sociétés archaïques en voie d'industrialisation souffrent toutes plus ou moins d'anomie.

La perpétuelle transformation de l'environnement technique renouvelle l'épreuve de la double culture, même pour une génération déjà formée dans les villes, épreuve même d'autant plus rude que les normes de la socialisation, dans certains quartiers populaires, n'ont ni l'évidence, ni la force des normes traditionnelles. Les couches les plus défavorisées (et elles subsistent dans tous les pays industrialisés, même de composition raciale homogène) restent pour ainsi dire exclues de la collectivité. La sociabilité industrielle crée inévitablement un certain pourcentage de ratés. Toutes les sociétés modernes comportent une âpre compétition, surtout celles qui transfigurent "le succès" en valeur suprême. L'échec ne va pas sans amertume, ressentiment et parfois mise en accusation d'un ordre d'autant plus odieux à ceux qu'il accable qu'il leur semble à la fois anonyme, injuste et faussement rationnel.

La morale d'une civilisation acquisitive, où le mérite ne peut être prouvé que par la réussite, promotion ou argent, abandonne fatalement à eux-mêmes et à leurs démons ceux que le sort a trahis. Les régimes, à cet égard, diffèrent moins que leurs idéologies. En un régime d'économie entièrement étatisée, qui se veut en même temps conforme au principe des chances égales pour tous, la compétition scolaire, universitaire, bureaucratique ne revêt pas moins d'intensité qu'en Occident...

D'aucuns se plaisent à imaginer à l'horizon de l'histoire la médiocrité tranquille d'une petite bourgeoisie absorbant toutes les couches sociales, ou la cristallisation bureaucratique reproduisant à l'âge industriel la rigidité des hiérarchies théocratiques du lointain passé: la critique de l'anomie nous rappelle que ces visions se situent au-delà de notre avenir prévisible, celui de sociétés qu'agitent la pluralité des normes culturelles la compétition entre les individus, la mobilité requise par l'idéal d'égalité au point de départ.

(pp 171-174)

Milieu naturel et milieu technique

Donnons d'abord d'indispensables définitions concernant ces deux milieux, quitte à les nuancer par la suite. Nous appelons milieu naturel le milieu des civilisations ou communautés prémachinistes dans lequel l'homme réagit à des stimulations venues pour la plupart d'éléments naturels: la terre, l'eau, les plantes, les saisons ou venues d'êtres vivants, animaux ou hommes. Dans ce milieu, les divers outils sont des prolongements directs du corps, adaptés au corps, façonnés par le corps selon des processus où les conditionnements biologiques, psychologiques et sociaux sont étroitement liés. Par ailleurs, les outils dans ce milieu naturel sont le prolongement direct de l'habileté professionnelle comme on le voit par exemple en analysant psychotechniquement le travail du forgeron traditionnel. Enfin, ces outils sont associés à l'expérience et à la connaissance du matériau formant la part essentielle de l'apprentissage des métiers globaux et unitaires parce qu'ils sont artisanaux par définition et cela, dans toutes les communautés et civilisations prémachinistes.

D'autre part, nous appelons milieu technique, celui qui se développe dans les sociétés et communautés industrialisées depuis le début de l'ère des révolutions industrielles, c.a.d. depuis la fin du XVIII^e siècle pour l'Angleterre et le début du XIX^e pour le continent européen. Dans ce milieu technique, la part des stimulations que nous avons précédemment définies décroît alors que se resserre autour de l'homme un réseau de techniques complexes tendant vers l'automatisme. Dans ce milieu technique, le sociologue distingue, pour la commodité de l'observation, quelques grandes catégories que je me contente d'énumérer: tout d'abord les techniques de production (et cela à la fois dans les secteurs industriels et agricoles), les techniques d'administration et de distribution, les techniques de consommation, parmi lesquelles toutes celles qui tendent à transformer la vie domestique et ménagère, les multiples techniques de transport, les techniques de relation et de communication... Ce milieu technique multiplie autour de l'homme des stimulations dont la psychologie contemporaine, depuis quelques décennies, a montré les différences essentielles avec les stimulations du milieu naturel.

